

Nihilisme de Houellebecq ?

Le saut dans le vide

Une étude sur

Les Particules élémentaires

de Michel Houellebecq



Rita Løvseth Sandnes

Fransk hovedfag

Vår 2007

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Universitetet i Oslo

Nihilisme de Houellebecq ?

Le saut dans le vide

Une étude sur

Les Particules élémentaires

de Michel Houellebecq

Rita Løvseth Sandnes

Vår 2007

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

Veileder : Karin Gundersen

Remerciements

Sans l'encouragement, le suivi attentif et les conseils précieux de ma directrice de mémoire, Madame Karin Gundersen, ainsi que la générosité de ma famille, en particulier celle de Monsieur Jon Sverre Remme, en m'accordant le temps nécessaire de terminer mon travail, cette étude n'aurait jamais vu son achèvement.

Qu'ils reçoivent ici l'expression de ma très profonde gratitude.

Je tiens aussi à remercier chaleureusement Monsieur Per Buvik, dont les conseils de lecture et l'amabilité et la volonté de partager des savoirs dans nos nombreuses discussions sur le sujet de Houellebecq, ont été une grande source d'inspiration tout au long l'écriture de ce mémoire.

Un grand merci aussi à Madame Murielle Lucie Clément, toujours aimable en me procurant des références sur l'œuvre de Houellebecq ainsi que des articles et des conseils de lecture, et toujours très encourageante dans sa correspondance.

Merci, finalement, à mes amis de la salle de lecture ; notre encouragement et inspiration réciproques pendant nos années d'études m'ont aidée et motivée à travers les hauts et les bas de ma vie avec Houellebecq.

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	5
Pourquoi Houellebecq ?	5
2. Position de Houellebecq dans la littérature contemporaine	7
2.1 La littérature contemporaine	7
2.2 Une littérature houellebecquienne ?	13
2.3 Résumé des <i>Particules élémentaires</i>	17
3. Lecture des <i>Particules élémentaires</i>	18
3.1 La mort	19
3.2 Le suicide occidental	29
3.3 L'animalité de l'homme	37
3.4 Parenté impossible ?	43
3.5 Les particules élémentaires	51
4. Littérature à vif ou nihilisme littéraire ?	54
4.1 Une époque narcissique	54
4.2 Le nihilisme et le vide	57
4.3 La littérature à vif	61
5. Houellebecq, critique de la société	66
5.1 Littérature et réalité	68
5.2 Une littérature politique ?	70
5.3 Une critique littéraire ?	73
6. Conclusion	76
6.1 Houellebecq réactionnaire ?	76
6.2 La puissance d'exister	77
7. Bibliographie	80

1. INTRODUCTION

1.1 Pourquoi Houellebecq ?

Pourquoi Houellebecq ? Pourquoi écrire un mémoire sur cet « enfant terrible » de la littérature contemporaine, haï par les uns, idolâtré par les autres ? Mon choix n'était pas évident.

Sans doute Houellebecq est-il un témoin actif de son temps, doté d'une grande volonté de provocation. Mais cette volonté de provocation, est-elle réelle, ou Houellebecq n'est-il qu'un phénomène médiatique ? Un écrivain médiocre, qui racontent des médiocrités ? Ou s'agit-il d'un simple désir de raconter la réalité et les vérités sur le monde contemporain, telles qu'il les voit ? Ces questions ont été posées dans le débat public sur l'œuvre de cet écrivain controversé. Houellebecq a assurément conservé une passion critique qui donne à penser, une passion qui se manifeste clairement à travers son œuvre. Malheureusement, une telle attitude critique est devenue de plus en plus rare dans la littérature occidentale contemporaine.

Jeune étudiante, j'ai passé un an à l'Université de Nice-Sophia Antipolis. Un monde jusque-là inconnu s'est présenté à mes yeux. Quel plaisir de rencontrer une littérature engagée, une littérature qui avait une portée en dehors de soi, et qui ne se renfermait pas sur elle-même, mais s'ouvrait sur le monde extérieur ! La littérature dont je parle est la littérature francophone, notamment celle des anciennes colonies françaises en Afrique. Ces œuvres m'ont frappée avec leur mélange splendide de qualités littéraires et d'engagement social profond, que ce soit pour la cause des femmes, pour un système politique démocratique et non pas autoritaire, pour de l'eau saine. Voilà des hommes et des femmes qui ont quelque chose pour quoi se battre, ai-je pensé. Or, dans notre monde occidental, n'avons-nous rien pour quoi nous battre ? Apparemment la réponse était non, à juger sur la littérature contemporaine appauvrie qui nous est présentée¹. Alors quel plaisir de retrouver ce même engagement chez Houellebecq, dans son roman *Les Particules élémentaires*.

Je dois admettre que cet engagement n'était pas évident pour moi pendant la première lecture. La première fois que je lisais *Les Particules élémentaires*, j'étais provoquée, je

¹ Cf. *infra*, 2.1 La littérature contemporaine.

dirai même choquée. Cet univers triste et dépressif. Cette société indifférente. Ce langage pervers, rempli de gros mots. Ces actions brutales et violentes, décrites comme des actions plus ou moins quotidiennes et ordinaires pour les personnages du roman. Ces personnages, avec leurs vies menant à la ruine. Cette mère narcissique et égoïste, fuyant sans cesse ses devoirs maternels. En bref : cette œuvre m'a fortement provoquée, tant que j'étais prête de me lancer dans le combat, contre ces mots dégueulasses, contre cette vision pessimiste et apocalyptique de notre monde, de notre société, de notre façon de vivre. Je me permets d'ajouter que mes sentiments devaient changer assez vite.

En lisant ce roman de plus près, je me rendis compte qu'il y avait beaucoup plus là-dedans que ce que j'avais vu au premier regard. Sous ces mots directs et choquants, entre les lignes, et même dans cette « langue houellebecqienne »², trouvée si inconvenante durant la première lecture, je voyais maintenant des éclairages surprenants, des affirmations authentiques et importantes. Pendant cette deuxième lecture, il m'est devenu clair que ce Houellebecq, il avait quelque chose à me dire, après tout. À travers ce qui me choquait, j'entendais une voix différente. Et ensuite cela a continué, aboutissant à ce mémoire que vous êtes en train de lire.

Pourquoi *Les Particules élémentaires* valent-elles mon attention tout au long d'un tel travail? Parce qu'en même temps qu'étant un livre provocant et pessimiste, ce livre est doté d'une grande vitalité. Houellebecq a la vitalité dans l'expression, et dans l'engagement que suscite la lecture de ses livres, ce qui arrive rarement à la littérature de nos jours.

Houellebecq ose parler là où les autres se taisent. Il met l'accent sur les défauts cruciaux du monde occidental, il nous montre à quel point nous nous sommes trompés de route. Il ne laisse aucun lecteur indifférent. Qui d'autres dans le monde littéraire d'aujourd'hui suscitent des débats vifs comme le fait Houellebecq? Lui seul m'a donné la même intuition d'engagement profond, avec une portée au dehors de l'univers romanesque, lui seul m'a donné ce même sentiment d'une conscience sociale et morale, que les œuvres étudiées pendant mon séjour niçois.

Pourquoi Houellebecq? La littérature de Houellebecq est une littérature qui fait une différence. Mon choix a été bien évident, après tout.

² À propos le style de Houellebecq, voir Dominique Noguez, *Houellebecq en fait*, Paris, Fayard, 2003, chapitre III, Le style de Michel Houellebecq, et *infra* chapitre 5.

2. POSITION DE HOUELLEBECQ DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

Notre objectif dans ce chapitre est de retracer les fondements de la littérature contemporaine qui nous est présentée en France et ailleurs dans le monde occidental, et d'indiquer la position de l'œuvre de Houellebecq dans ce domaine.

Se prononcer sur un champ aussi vaste que la littérature contemporaine peut sembler un acte hasardeux ; je ne pourrais en aucune façon en donner une représentation complète dans le cadre d'un tel mémoire. Étant bien consciente de ce fait, je tente pourtant d'en donner une vue d'ensemble, et notamment de deux tendances qui me paraissent manifestes : un narcissisme général et un engagement singulier³.

En m'intéressant surtout à la portée critique de l'œuvre de Houellebecq, il me paraît utile de m'appuyer sur certains textes plutôt philosophiques et sociologiques dans leurs approches. J'ai trouvé très fécondes les théories formulées par Virigine Despentes dans son livre *King Kong Théorie*. Elle nomme l'indicible, comme Houellebecq. Gilles Lipovetsky et Jean Baudrillard m'ont aussi beaucoup inspirée, ainsi que des œuvres plus générales sur les thèmes de la mort, du corps et du nihilisme, ainsi que des œuvres sur la littérature contemporaine.

Je traiterai dans ce mémoire Houellebecq écrivain comme critique de la société. Je traiterai aussi la nécessité d'une telle littérature, si critique et engagée, dans notre monde narcissique et autosatisfait.

2.1 La littérature contemporaine

La littérature contemporaine est avant tout dotée d'une grande liberté, elle n'est pas soumise aux exigences des écoles littéraires du passé. Cette liberté, dans la façon de

³ Je suis bien consciente qu'il y a plus que deux tendances dans la littérature contemporaine, cependant il me paraît que ces deux tendances sont les tendances les plus évidentes et distinctives dans la littérature contemporaine depuis la dernière décennie.

s'exprimer ainsi que dans le choix de thèmes, crée diversité et vitalité dans l'expression littéraire contemporaine. Les écrivains n'ont plus besoin de se définir à partir d'une relation à ce qui a été avant, ni de prendre position envers la tradition ; on pourrait dire que les écrivains sont plus libres que jamais⁴. Cette liberté crée une littérature plus individualisée, mais aussi une littérature plus intériorisée. Même la notion de littérature est plus libre aujourd'hui ; on pourrait parler d'une notion élargie et presque sans limites, de ce qui est qualifié de littérature. Malgré cette liberté il existe des tendances de faire de la littérature engagée une sorte de non-littérature. Nous reviendrons sur ce point vers la fin de ce chapitre.

D'après Pierre Jourde⁵, il n'existe plus des mouvements organisés dans le champ littéraire, mais des courants plus atomisés. Depuis vingt ans environ, la nouvelle fiction prône le plaisir de raconter des histoires et met l'accent sur la narration. Ce fait pourrait être vu comme une réaction contre le formalisme et le nouveau roman, où la forme était l'élément prédominant. Jourde dit qu'aujourd'hui il n'y a plus de théories, il y a des affinités : le succès de Houellebecq est clairement une évidence de ce fait.

Revenons aux deux tendances signifiantes déjà mentionnées. L'une est la littérature sur le « moi », ou l'autofiction: une littérature intériorisée et souvent peu intéressante sauf pour l'écrivain lui-même⁶. Son succès est lié à l'intimité. L'autre est celle que je nomme littérature engagée, une littérature qui a une portée qui transgresse largement les limites initiales de l'œuvre en question. L'œuvre de Houellebecq trouve sa place dans cette dernière catégorie.

Une œuvre qui possède le don de transgresser ses propres limites, quel est son rapport face au réel ? Et quel est le lien entre la littérature contemporaine et la réalité ? L'avant-propos de l'ouvrage collectif *Devenirs du roman*⁷ pose ces mêmes questions :

⁴ Il est intéressant de constater qu'il existe toujours des écrivains qui écrivent avec la conscience de cette immense bibliothèque française qui leur pèse sur les épaules, une conscience qui aboutit à une littérature possédant une langue et un style travaillés. Même Houellebecq s'approche de ses prédécesseurs, cf. *infra* chapitre 5.

⁵ Entretien avec Pierre Jourde, à Paris, le 5 avril 2006.

⁶ Christine Angot en est la meilleure représentante dans le monde littéraire contemporain en France. Remarquons qu'une littérature autofictionnelle n'est pas nécessairement inintéressante ; l'œuvre de Michel de Montaigne en est l'exemple par excellence.

⁷ Le collectif Inculte, *Devenirs du roman*, Paris, Inculte/Naïve, 2007. *Inculte* est une revue littéraire et philosophique française de parution bimestrielle. Elle née en septembre 2004 et son comité éditorial se compose de François Bégaudeau, Bruce Bégout, Arno Bertina, Claro, Mathias Enard, Hélène Gaudy, Mathieu Larnaudie, Benoît Maurer, Nicolas Richard, Oliver Rohe, Jérôme Schmidt et Joy Sorman.

L'une des entrées les plus entonnées lorsqu'il s'agit d'évoquer et questionner le roman contemporain (et peut-être le roman tout court) est celle de son rapport au réel. Nous nous y sommes donc tenus. Quels sont les rapports du roman avec le réel ? Avec le monde contemporain ? En quoi celui-ci affecte-t-il la forme romanesque, et en quoi le roman affecte-t-il le réel en retour ? Peut-on parler d'une efficacité de l'écriture ? Quelle est la capacité du roman, en tant que genre, à appréhender les enjeux du monde à venir ?⁸

Ces questions sont particulièrement intéressantes pour qui s'approche de l'œuvre de Houellebecq. Œuvre qui, à mon avis, doit son succès partiellement à son rapport au réel, au monde qui nous entoure, et à sa ressemblance avec celui-ci.

Quel est le point de vue de Houellebecq sur ce rapport entre la littérature et la vie réelle ? Dans son essai sur H.P. Lovecraft⁹, il s'exprime là-dessus :

La vie est douloureuse et décevante. Inutile, par conséquent, d'écrire de nouveaux romans réalistes. Sur la réalité en général, nous savons déjà à quoi nous en tenir ; et nous avons guère envie d'en apprendre davantage. L'humanité telle qu'elle est ne nous inspire plus qu'une curiosité mitigée. Toutes ces « notations » d'une si prodigieuse finesse, ces « situations », ces anecdotes... Tout cela ne fait, le livre une fois refermé, que nous confirmer dans une légère sensation d'écœurement déjà suffisamment alimentée par n'importe quelle journée de « vie réelle ».¹⁰

D'après Houellebecq c'est dans cette sensation d'écœurement que nous laisse un grand nombre d'œuvres littéraires aujourd'hui, faite à leur inspiration de la vie réelle. À ce propos il est curieux de voir que l'œuvre de Houellebecq même est enracinée dans cette vie réelle qui ne nous inspire « plus qu'une curiosité mitigée ». Cette vie réelle n'est-elle pas si pauvre inspireur, après tout ? À juger de l'accueil qui lui a été proposé, le réel nous inspire et nous fait réagir. Nous reviendrons sur cela plus loin¹¹.

Dans son œuvre *La Littérature en péril*¹² Tzvetan Todorov désigne trois tendances auxquelles il attribue l'appauvrissement de la littérature : le nihilisme, le solipsisme et le formalisme. Ce qu'ont en commun ces trois tendances, c'est la rupture avec le sens et la négation d'un monde commun. Le formalisme met la forme avant le fond, le nihilisme et le solipsisme « reposent tous deux sur l'idée qu'une rupture radicale sépare le moi et le

⁸ *Ibid.*, p. 13.

⁹ M. Houellebecq, *H.P. Lovecraft : Contre le monde, contre la vie*, Paris, Éditions J'ai lu, 1999 [1991]

¹⁰ *Ibid.*, p. 13.

¹¹ Cf. chapitre 5.

¹² Tzvetan Todorov, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

monde »¹³. L'écrivain nihiliste ne participe pas au monde qu'il décrit, donc il omet d'inclure une place pour lui-même et ses semblables dans le tableau désolateur qu'il peint ; l'écrivain solipsiste s'en tient à sa seule expérience personnelle, négligeant de représenter le cadre matériel et humain qui le rend lui-même possible. Il peut sembler que Todorov recherche des écrivains qui « assument la continuité entre le monde dans lequel ils vivent et le monde qu'ils créent. Moi et les autres, réel et imaginaire forment un monde commun. »¹⁴ Il précise tout de même que monde commun ne veut pas dire monde unique.

Contrairement à Todorov, l'écrivain François Bégaudeau dit que si le monde commun n'existe pas, ou si l'écrivain pense que le monde commun n'existe pas, celui-ci ne peut pas s'emparer de ce monde. D'après lui, « le roman actuel souligne l'idée qu'un seul monde, cela n'existe pas. Il aborde les choses sous des angles plus mineurs. »¹⁵. L'écrivain contemporain est loin de prétendre expliquer le monde. On pourrait cependant déduire des théories sur l'état de la société à partir des œuvres littéraires ; le fait de montrer que cela est possible reste un des objectifs de ce mémoire.

À ces positions s'ajoute celle d'Ollivier Bardolle, présentée dans son livre *La littérature à vif*¹⁶ : faute de matière première, la littérature contemporaine souffre d'une attitude narcissique. Les nombreux textes sur le « moi » en sont l'évidence. Quelles pourraient être les raisons d'un tel nombrilisme de la littérature contemporaine ? Bardolle nous propose une explication là-dessus :

Vraiment, le tragique constitue la toile de fond de la littérature, et les chansons douces font rarement des grands textes. C'est un peu ce qui pose problème aux écrivains modernes. Ils vivent trop confortablement, ils n'ont pas de vécu à raconter, ni sur le plan de l'originalité ni sur le plan du tragique. Il ne leur est rien arrivé [...] L'époque est paisible et plutôt heureuse. Ça ne les empêche pas de prendre l'air d'être retourné de tout, alors qu'ils ne sont pas allés bien loin, de leur chambre à coucher au café de Flore [...] Quand Céline écrit la trilogie, il a vécu l'enfer à travers l'Allemagne en flammes.¹⁷

La distance entre l'Allemagne en flammes et le Café de Flore est bien évidente. N'ont-ils pas de choix, ces écrivains contemporains ? N'ont-ils vraiment rien à nous raconter, car rien ne leur est arrivé ? De leurs vies trop confortables ne naissent que des textes autosatisfaits ? Bardolle précise que cette autosatisfaction ne date pas d'aujourd'hui,

¹³ *Ibid.*, p. 36.

¹⁴ Todorov dans un entretien dans *La Croix*, le 10 janvier 2007.

¹⁵ Bégaudeau dans un entretien dans *La Croix*, le 10 janvier 2007.

¹⁶ Ollivier Bardolle, *La littérature à vif*, Paris, L'Ésprit des Péninsules, 2004.

¹⁷ *Ibid.*, p. 11.

d'après lui l'apogée de la puissance vitale de Paris se situe entre 1880 et 1910. Si la décadence a commencé à la veille de la Première Guerre européenne, la littérature vaine qui en découle continue encore de nos jours, aboutissant à une littérature française moderne exsangue.

Rien de cela chez Houellebecq. Je ne dis pas que son vécu de base est moins minable que ceux des autres individus modernes ; il n'a que la même matière première que nous tous. Il a souffert de la négligence de ses parents, à croire ses propres paroles, mais hélas ! qui ne peut pas revendiquer un supplice quelconque. La matière première de Houellebecq n'est guère la plus tragique. Cependant Houellebecq arrive à se servir de son vécu de base, ainsi que le vécu de base de l'individu moderne en général, il sait en faire une synthèse, il sait en arriver à quelque chose d'universel, quelque chose qui touche et émeut le lecteur. La preuve que c'est ainsi : les tirages nombreux de ses livres, la vive réception de son œuvre. Je n'affirme pas qu'il est l'écrivain le plus lu, mais il est un des écrivains les plus vendus en France pendant cette dernière décennie.

Houellebecq doit son succès partiellement à la vitalité de son œuvre, Bardolle affirme ce fait : « Il semblerait pourtant que, avec Houellebecq en tête, un nouveau souffle soit en train de ranimer les textes. Un souffle qualifié par certains de « réactionnaire », qui réveillerait le système tout entier. Et si ça servait à ça, la littérature : à réveiller, à tenir en éveil, à garder l'esprit vif tout simplement ? »¹⁸ Rien de mieux que cela, rajouterai-je. Car il est évident que nous, les hommes du monde occidental, avons un besoin indiscutable d'être réveillés de notre quotidien passif et consommateur. Houellebecq arrive à décrire ce quotidien d'une façon qui touche le lecteur. Ainsi il nous réveille à travers l'enthousiasme et l'engagement que crée son œuvre.

Per Buvik contribue à éclaircir la situation de la littérature française contemporaine dans son article « Faut-il brûler Michel Houellebecq ? »¹⁹. Il montre comment la littérature a été écartée de la scène intellectuelle à partir des années 60s, par l'essai critique et philosophique et les sciences humaines, et aussi par les intellectuels : « les intellectuels français de renom se sont désintéressés des expressions littéraires contemporaines susceptibles à avoir une résonance en dehors des cercles restreints des universités et des rédactions de revues spécialisées. »²⁰ Or ce nouveau souffle « réactionnaire » dont parle

¹⁸ *Ibid.*, p 71.

¹⁹ Per Buvik, « Faut-il brûler Michel Houellebecq ? », dans *Hespéris*, revue de littérature contemporaine, no 4, 1999, pp. 81-86.

²⁰ *Ibid.*, p. 81.

Bardolle, ici présenté par l'œuvre de Houellebecq, a en fait réussi à déclencher un débat vif à tous les niveaux des milieux littéraires, dans des cercles universitaires plutôt restreints ainsi que chez le grand public²¹.

Quelles sont les raisons des débats qu'ont déclenchés *Les Particules élémentaires* ? Est-ce le contenu de ce livre, par certains jugé comme pornographique et immoraliste ? Les intellectuels ne peuvent-ils pas accepter qu'une œuvre littéraire contemporaine en emporte autant ? Didier Sénécals, journaliste dans *Lire*, dit que Houellebecq « possède le don d'exposer avec une atroce lucidité les maux de notre époque et de retourner le couteau dans la plaie jusqu'à ce que nous acceptions de regarder en face nos sales secrets. D'où la violence des réactions. »²² Cependant les lecteurs et les critiques n'ont pas tous le courage de regarder en face leurs sales secrets ; les réactions les plus violentes viennent de ceux-ci.

D'après Buvik, ce débat n'est littéraire qu'en apparence, il s'agit plutôt d'un affrontement idéologique. À sa parution *Les Particules élémentaires* ont été lues comme des énoncés choquants, qui à la suite ont été attribués à Houellebecq, et qui ont causé la prise de distance des critiques à l'égard de Houellebecq et de son œuvre. Ce fait s'ajoute au décalage entre les œuvres prises en considération par l'intelligentsia parisienne, et ceux qui intéressent les lecteurs en dehors de cette intelligentsia. Buvik dit que « certains de ces essais [sur la littérature] ont activement contribué à la marginalisation d'une partie importante de la production littéraire contemporaine, à force de lui faire concurrence sur le même marché intellectuel, en l'y rendant quasiment invisible. »²³ Les mécanismes et la loi du marché, à laquelle nous reviendrons, s'imposent au champ littéraire comme ailleurs. Heureusement, ni la littérature en général ni l'œuvre de Houellebecq se sont laissées réduire à l'invisibilité : « la littérature ne se laisse pas tuer si facilement que cela, et par intermittence, il y a eu des œuvres rappelant avec vigueur la force singulière de l'expression littéraire : *Les Particules élémentaires* sont décidément une de ces œuvres. »²⁴ Je ne peux que lui donner raison à ce propos.

²¹ Je me permets d'ajouter que depuis 2001 six thèses de doctorat en cours de préparation, portant sur l'œuvre de Houellebecq, ont été enregistré au Fichier Central de Thèses, voir <http://fct.u-paris10.fr/rechpubForm.do>, consulté le 20. avril 2007. Il y a un intérêt croissant aussi dans les milieux universitaires pour l'œuvre de Houellebecq comme sujet de recherche, en France et à l'étranger.

²² Didier Sénécals, « Le phénomène Michel Houellebecq », dans *Label France* no 35, 04/1999 : http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html, consulté le 24. mars 2007.

²³ P. Buvik, *op. cit.*, p. 82.

²⁴ P. Buvik, *id.*.

2.2 Une littérature houellebecqienne ?

« Le mystère Houellebecq ». Ainsi est le titre d'un document de douze pages sur Houellebecq, dans *Lire*, septembre 2005. Le dévoilement de ce mystère n'est pas notre objectif dans ce mémoire, toutefois il est intéressant de remarquer que l'auteur de cet article emploie le mot mystère pour parler de Houellebecq. Cette expression montre à quel point Houellebecq a obtenu un statut à part sur la scène littéraire, après quatre romans seulement :

Quel est notre meilleur écrivain actuel ? Michel Houellebecq, hélas ! Mais Houellebecq tout de même. Celui qui a réveillé, à la fin du siècle dernier, une littérature française alors confite dans son nombrilisme béat. Sur un ton décalé, grinçant, agressif, il s'est emparé de sujets délaissés comme l'entreprise, les sciences, la pub, qui changeaient pourtant nos vies. Il a fait voler en éclats la pensée politiquement correcte pour donner la parole à sa génération et à son époque, jusque-là bâillonnés par les soixante-huitards.²⁵

Cette parole de sa génération suscitera de vives réactions.

Dans *La Transparence du Mal*²⁶ Jean Baudrillard affirme que « puisque le monde prend un cours délirant, nous devons prendre sur lui un point de vue délirant. »²⁷ Ce point de vue délirant, on le retrouve chez Houellebecq, et c'est ce que nous appellerons littérature houellebecqienne. Houellebecq dit des choses sur la société contemporaine que personne d'autre n'ose dire. Il nous raconte des choses sur nos vies, sur notre société, sur notre temps ; des choses que nous ne souhaitons pas savoir, que nous nions, des choses que nous préférons ne pas regarder de plus près. Houellebecq décrit des signes évidents de décadence et de dissolution de notre société : on ferait mieux de regarder cela en face, d'examiner la situation actuelle et d'agir à partir de là. Pourquoi cela paraît-il si difficile ? Pourquoi les critiques et les lecteurs n'osent-ils pas affronter la réalité telle qu'elle est ? Pourquoi cette complaisance dans notre monde contemporain ? Est-ce que cela est lié à l'illusion moderne de la liberté, d'une liberté en générale, et en particulier d'une liberté individuelle et sexuelle ? Comme le montre Houellebecq, cette liberté n'est pas si libre qu'on le croit - la liberté absolue n'est qu'une autre contrainte pour l'homme moderne,

²⁵ Olivier Le Naire, « Le mystère Houellebecq », dans *Lire* no 338, septembre 2005.

²⁶ Jean Baudrillard, *La Transparence du Mal*, Paris, Galilée, 1990.

²⁷ *Ibid.*, p. 9.

cette liberté étant soumise aux lois du marché, et avec cela, l'homme est soumis aux règles imposées par ces lois, des règles qui ne font qu'opprimer l'homme et son humanité : « Si les relations humaines deviennent progressivement impossibles, c'est bien entendu en raison de cette multiplication des degrés de liberté. »²⁸

Dans *Extension du domaine de la lutte*, le premier roman de Houellebecq, le narrateur élabore une théorie complète du libéralisme, qu'il soit économique ou sexuel. Ce narrateur est d'ailleurs sans nom, sans doute pour signifier l'insignifiance de chaque individu dans le système capitaliste libéral, où chaque être est valorisé plus ou moins comme une marchandise, à base de son taux de profit réalisable, qu'il soit économique ou sexuel. Le narrateur conclut sur le fait que « le libéralisme économique, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie, et à toutes les classes de la société. De même, le libéralisme sexuel, c'est l'extension du domaine de la lutte, son extension à tous les âges de la vie et à toutes les classes de la société. »²⁹ Le narrateur voit le libéralisme sexuel comme un second système de différenciation, auprès du libéralisme économique ; l'argent et le sexe sont devenus des systèmes de différenciation remplaçant l'ancienne hiérarchie de classes. Quelles sont les conséquences de ce libéralisme économique et sexuel ? « Tout comme le libéralisme économique sans frein, et pour des raisons analogues, le libéralisme sexuel produit des phénomènes de *paupérisation absolue*. Certains font l'amour tous les jours ; d'autres cinq ou six fois dans leur vie, ou jamais. Certains font l'amour avec des dizaines de femmes ; d'autres avec aucune. C'est ce qu'on appelle la « loi du marché ». »³⁰ Certains gagnent sur les deux tableaux, d'autres perdent sur les deux.

Dans *Les Particules élémentaires* Bruno souffre de cette paupérisation au marché sexuel, mais dans un sens inverse ; même quand il a du succès, il est mécontent. À l'âge de vingt ans il a envie de baiser, mais personne ne veut baiser avec lui, d'où son malheur, croit-il. À l'âge de quarante ans il baise, mais il n'est toujours pas content. Ce fait montre l'illusion de cette liberté sexuelle, l'illusion de la « réussite » au marché : la loi du marché n'est qu'une contrainte, un impératif, qui rend malheureux.

Malgré sa réussite apparente au marché sexuel, Bruno souffre d'une malaise douloureuse. Avec son amie Christiane il va dans des clubs échangistes, il baise avec

²⁸ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éditions J'ai lu, 2000 [1994], p. 43.

²⁹ *Ibid.*, p. 100.

³⁰ *Id.*

autant de femmes qu'il veut, mais c'est bien évident que le bonheur ne réside pas dans l'acte de baiser le plus possible, avec autant de femmes possibles. Au fond Bruno cherche autre chose que cela, pourtant il ne s'en rend pas compte. Au fond il recherche bonté et compassion, il cherche tout simplement à être aimé. Dans sa relation avec Christiane, il y a comme un souffle de douceur, de bonté, de bonheur. Cependant, il n'arrive pas à un état entièrement harmonique. Il admet que son histoire avec Christiane lui a apporté de la joie, plus qu'aucun autre événement de sa vie, mais la tristesse omniprésente dans ce roman s'impose là aussi, comme un ombre dissimulé : « Le plus souvent pourtant, lorsqu'elle était loin de lui dans la semaine, il pressentait qu'il avait affaire à une mauvaise farce, à une ultime et sordide plaisanterie de l'existence. Notre malheur n'atteint son plus haut point que lorsque a été envisagée, suffisamment proche, la possibilité pratique du bonheur. »³¹

Ici je trouve intéressant de faire appel à Virginie Despentes et son livre *King Kong Théorie*³². Dans le chapitre intitulé « Je t'encule ou tu m'encules ? », elle donne cette réponse nette : c'est l'État qui nous encule tous, à travers tous ses mécanismes de contrôle, y compris le mécanisme du marché. Même si elle se prononce d'un point de vue féministe, ces énoncés valent aussi bien pour l'homme que pour la femme, ses affirmations portant tout d'abord sur la valeur d'un être humain :

Un État tout-puissant qui nous infantilise, intervient dans toutes nos décisions, pour notre propre bien - sous prétexte de mieux nous protéger - nous maintient dans l'enfance, l'ignorance, la peur de la sanction, de l'exclusion [...] Comprendre les mécaniques de notre infériorisation, et comment nous sommes amenées à en être les meilleurs vigiles, c'est comprendre les mécaniques de contrôle de toute la population. Le capitalisme est une religion égalitariste, en ce sens qu'elle nous soumet tous, et amène chacun à se sentir piégé, comme le sont toutes les femmes.³³

Liberté illusoire, autrement dit, cette liberté individuelle dans laquelle nous croyons vivre. Houellebecq sait montrer les faiblesses et les défauts de cette liberté illusoire, qui nous opprime. Ces mécanismes de soumission ne sont pas exceptionnels ; ils ne sont que des fragments de la dégradation et de la décadence qui caractérisent notre société, et qui amèneraient peut-être aussi l'humanité vers sa fin, si l'on prend l'écriture de Houellebecq à la lettre.

³¹ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 306.

³² Virginie Despentes, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006.

³³ *Ibid.*, p. 31.

Un reproche qu'on pourrait faire à Houellebecq, c'est qu'il n'y a pas d'espoir dans son œuvre. Il décrit la misère, il ne nous laisse espérer aucune solution en tant qu'êtres humains. Au premier regard, on dirait bien que c'est ainsi que se présente son univers romanesque. L'humanité disparaît - impossible de relater cela à un espoir quelconque, sauf l'espoir d'un monde paisible : l'homme étant l'être qui assure un monde plutôt guerrier et hostile. D'autre part, si l'espoir ne se trouve pas dans le texte, dans les mots écrits, j'ose affirmer qu'il y a de l'espoir, en dehors du texte, en dehors des limites physiques de ses livres. Car ses livres créent de l'espoir dans les lecteurs, à travers la lecture ; ils créent une aspiration de la part du monde et de l'homme. Cet espoir se crée à partir de l'engagement que suscite la lecture de ces livres, un engagement qui donne envie de changer ce monde terrible qu'il décrit, de contribuer à une société plus accueillante, une société qui ne tue pas l'homme et son humanité, comme le fait la société décrite par Houellebecq. Comment cet engagement va se prononcer voire se pratiquer, je ne peux pas le dire. Mais j'insiste sur le fait qu'il existe un potentiel de changement issu de l'œuvre de Houellebecq.

Revenons à Baudrillard, qui nous aide à situer le contexte des *Particules élémentaires* : « Tel est le résultat paradoxal de toute révolution : avec elle commencent l'indétermination, l'angoisse et la confusion. Une fois passée l'orgie, la libération aura laissée tout le monde en quête de son identité générique et sexuelle, avec de moins en moins de réponses possibles, étant donné la circulation des signes et la multiplicité des plaisirs. »³⁴ L'homme moderne se retrouve dans un chaos sans possibilité d'ancrage stable, après de nombreuses révolutions : industrielle, politique, sociale, cybernétique, génétique et sexuelle. Les structures fondamentales ont été dissolues, telles que les structures familiales de base et la société de classes hiérarchiquement organisée. Il n'y a plus, dans notre temps, un cadre stable, sûr et prédictible, il n'y a aucun modèle prédéfini et prédéterminé d'après lequel diriger nos vies. Mais l'homme a besoin de quelque chose de rassurant, quelque chose qui l'assure de la continuité des choses et de la vie, il a besoin d'une stabilité de base. Qu'on l'attribue à la mort de Dieu ou à la perte de l'optimisme concernant le futur, l'homme se retrouve devant un vide existentiel, ne sachant pas où retrouver cette sécurité dont il a besoin. Cette société sans repères force l'homme à trouver sa propre voie, mais trouver sa propre voie dans ce monde d'insécurité n'est facile pour personne, et surtout pas pour Michel et Bruno, ni pour les autres personnages des

³⁴ J. Baudrillard, *op. cit.*, p. 32.

Particules élémentaires, comme le montre l'histoire racontée par Houellebecq. Ils basculent dans un monde de discontinuité, incapables de trouver leur chemin.

Philippe Muray exprime un point de vue pareil, dans un article publié dans *Lire* :

Le constat, c'est la perte de la civilisation occidentale. Là-dessus, le diagnostic est d'une radicalité sauvage : fondées sur le mirage de la jeunesse perpétuelle et l'oubli de la mort, les sociétés contemporaines ont inventé une forme de torture par le plaisir d'autant plus suicidaire qu'elles en imposent partout l'image et la promesse tout en les cernant d'interdits en nombre croissant.³⁵

Autrement dit, nous sommes des victimes de l'impératif hédoniste. Pourtant, dans la sphère décomposée de cette nouvelle réalité, « un point de non-supportabilité a été atteint ; et c'est avec cette situation que se débrouillent les personnages du livre. »³⁶ Les personnages s'y débrouillent comme ils peuvent : Michel en se retirant du monde et des relations humaines, vivant une sorte d'asile volontaire ; Bruno en se perdant dans sa recherche continue des plaisirs érotiques, des tentatives littéraires et sentimentales, sans que cela n'apaise point ces frustrations, qui par la suite le conduisent à l'asile.

La littérature houellebecqienne, existe-t-elle ? À travers ma lecture des *Particules élémentaires* j'espère montrer le caractère singulier de cette œuvre. Son caractère, ainsi que les réactions qu'elle a provoqué, témoignent de l'importance inhérente à cette littérature, cette littérature à part, qui vaut bien une notation singulière : littérature houellebecqienne.

2.3 Résumé des *Particules élémentaires*

Le roman *Les Particules élémentaires* raconte en alternance l'histoire de deux demi-frères, Bruno et Michel, nés à la fin des années 50s, de pères différents, et d'une mère, Janine, qui les abandonna, partant vivre dans une communauté en Californie. Le père de Michel disparaît, le père de Bruno ne s'intéresse pas à lui, alors ils grandissent chacun chez leurs grands-mères paternelles, l'un ne sachant pas l'existence de l'autre avant d'être lycéens. Michel devient chercheur en biologie, ses recherches jetteront les bases d'une race

³⁵ Philippe Muray, « Le grand pontife technoïde et furtif », dans *Lire* no 338, septembre 2005, p. 38.

³⁶ *Id.*

nouvelle. Il vit seul, sans entretenir de véritables relations humaines. Bruno est enseignant, divorcé, il a un fils qu'il ne voit pas souvent, et il souffre de la crise de la quarantaine et une obsession fanatique du sexe. Par de nombreux retours en arrière, on comprend leur démarrage difficile dans la vie ; ni Bruno, ni Michel, n'ont vraiment réussi à récupérer de leurs commencements traumatisants. Par la suite Michel rencontre Annabelle, son amie d'enfance, et Bruno rencontre Christiane. Suit alors une courte période heureuse, mais dans notre monde individualiste, ils n'ont aucune chance ; les deux femmes se suicident l'une après l'autre, Bruno est interné dans une clinique psychiatrique de façon définitive, Michel disparaît en Irlande, probablement suicidé.

En même temps que la triste histoire des deux frères, ce roman raconte aussi la montée de la société occidentale libérale, ainsi que la décadence inévitable de cette société devenue trop individualiste et narcissique, privant l'homme de son humanité et des sentiments humains fondamentaux comme la bonté et la compassion devant la misère d'autrui.

3. LECTURE DES PARTICULES ÉLÉMENTAIRES

Il y a autant de façons de lire un livre comme il y en a des lecteurs. Quand une œuvre a suscité des réactions vives comme l'a fait *Les Particules élémentaires*, il doit y avoir des raisons pour en tel engagement des lecteurs, sont-ils pour ou contre Michel Houellebecq. Nous verrons déjà là un des aspects problématiques de la réception de cette œuvre ; la confusion évidente entre l'œuvre et l'écrivain. D'après Buvik, « Le débat qu'ont déclenché *Les Particules élémentaires* n'est littéraire qu'en apparence, le roman ne servant à la plupart des intervenants que de prétexte pour approuver telle ou telle opinion exprimée par tel ou tel personnage romanesque, ou par l'un des narrateurs, qu'on ne doit tout de même pas confondre totalement avec l'écrivain. En d'autres termes, il s'agit principalement d'un affrontement idéologique. »³⁷ Mon objet dans ce chapitre n'est pas celui d'approuver ou de désapprouver telle ou telle opinion exprimée par des personnages romanesques ; mon objet sera de préférence de pouvoir contribuer à élucider les aspects critiques de ce roman, des aspects qui, à mon avis, ont causé les débats vifs provoqués par ce livre.

Plusieurs thèmes se révèlent importants dans ce roman, entre autres la solitude, la violence et la sexualité. La solitude : conséquence inévitable de l'individualisme moderne, la course à moi et la liberté absolue. La violence : action nourrie par le désespoir de l'homme moderne, suite à la mort de Dieu, la dissolution des valeurs, la montée de l'individualisme et du libéralisme économique. La sexualité : la libération des mœurs, la libération sexuelle et l'effacement des tabous, qui devaient nous donner des libertés dans toutes ses formes imaginables, ont en fait exclu autant qu'ils ont ouvert.

Les thèmes de la mort, du corps et de la parenté, ou de la filiation, me paraissent également thèmes évidents dans ce roman. La mort est présente comme un fil rouge à travers le roman, réellement et symboliquement. Le thème de la mort mène par conséquent à celui du corps ; c'est le corps en tant que matière biologique qui meurt, qui est détruit, qui périt. Et ce même corps dans son état vivant et reproductif est la source des liens de sang, de parenté, de filiation.

³⁷ P. Buvik, *op. cit.*, p. 81.

3.1 La mort

« *L'homme n'est pas fait pour accepter la mort : ni la sienne, ni celle des autres.* »
Michel Houellebecq³⁸

Les Particules élémentaires est un roman sur la mort. La mort y est omniprésent, elle envahit tout et tous. Derrière les façades brillantes se dissimule le spectre noir de Thanatos, derrière les façades vernies des hommes, ainsi que derrière la façade du monde occidentale. Il a raison, Houellebecq, de mettre la mort en avant comme il le fait ici. La société occidentale, qui réussit si bien au niveau économique, apparemment ; son succès financier n'est-il pas basé sur l'exploitation, pour ne pas dire la mort, d'autrui ? Je pense aux scandales de corruption³⁹, et surtout au comportement vis-à-vis les pays pauvres du tiers monde, pour ne pas parler de l'exploitation des petites gens en général. Ce succès économique est avant tout basé sur la mort des valeurs et des sentiments humains, mettant l'emphase sur les valeurs du marché, telles que profit et efficacité.

La mort est présente aux plusieurs niveaux dans ce roman. D'abord il y a la mort comme telle, de Christiane, d'Annabelle, du grand-père, des grands-mères, d'Annick, du canari, de Marc Djerzinski et de Janine. Ensuite il y a la mort symbolique : mort des valeurs et des sentiments humains, tels que la compassion, la générosité, la bonté, le souci d'autrui ; mort d'une société d'autrefois, regrettée d'ailleurs ; mort de la société occidentale contemporaine, et enfin ; mort possible de l'humanité.

D'après Bardolle, l'importance accordée à la mort n'est point étonnante : « Il y aurait donc deux grandes catégories, les romans de la mort et les romans d'amour, ce qui est assez conforme aux deux grandes obsessions vitales que sont la survie et la reproduction. Telles sont, par détermination biologique, les deux grandes affaires humaines. »⁴⁰ Or il n'y a que ces « obsessions vitales » qui explique l'importance accordée à la mort, mais aussi l'évolution du monde occidental :

Le processus accéléré de libération de l'homme à la fin du XXe siècle, de la mort de Dieu à la perte de la foi en l'homme et au Progrès, a débouché sur le vide. Le vide étant

³⁸ M. Houellebecq, *Particules*, p. 354.

³⁹ Il y a eu des procès à ce propos en France ces dernières années.

⁴⁰ O. Bardolle, *op. cit.*, p. 11.

effroyable, il s'agit dès lors d'éluider la mort, de la nier, de tenter de s'y dérober de mille manières pour retrouver une certaine tranquillité de nature anesthésique. De ce fait, on ne peut lire que des « textes insignifiants », qui ont pour seul objet de divertir, c'est-à-dire de détourner l'attention de la finitude inéluctable de l'être, de ce scandale inacceptable aux yeux de nos contemporains.⁴¹

Les textes de Houellebecq ne font point partie de ces textes insignifiants : « Pourtant quelqu'un nous y ramène à ce scandale, à celui de la mort inéluctable, et surtout à celui, bien supérieur encore, de la disparition accélérée de ce qui fait l'humanité d'un être [...] il s'agit de Michel Houellebecq. »⁴² Houellebecq n'a pas peur de raconter la mort, cet acte certain dont l'homme cherche à savoir la quintessence depuis son origine.

Autrefois la mort avait une présence quotidienne dans la vie - on naît, on meurt ; faits incontestables de la vie d'un homme, les seuls faits confirmés, en fait. La mort prenait sa place tout naturellement, comme une évidence parmi d'autres de l'existence. La mort reste toujours un fait incontestable, évidemment, mais elle ne prend plus sa place aussi naturellement dans la société occidentale contemporaine. Pourquoi cette volonté de nier la mort ? Cette volonté de la cacher, de la proscrire à des non-lieux, où personne ne la voit, où personne n'en parle. Je n'ai pas une réponse nette là-dessus, mais je me permets quand-même d'en chercher quelques explications possibles.

Tout d'abord la mort est un acte que tout homme est obligé de rencontrer, qu'il le veuille ou non. Penser sa propre extinction n'est facile pour personne. Aujourd'hui la mort paraît être quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de bizarre, en étant incontestable mais toutefois niable, dans la pensée au moins, et même dans la conscience collective du monde occidentale. Quand un rite de transition n'occupe plus une place évidente dans la pensée collective, ce rite devient mystique et obscure. La mort, on la sort pour des grandes occasions, le reste du temps on l'enferme. Même si la pensée de la mort n'occupe plus cette place évidente dans la pensée collective, elle gît toujours là, comme un fond en arrière :

Pour l'Occidental contemporain, même lorsqu'il est bien pourtant, la pensée de la mort constitue une sorte de *bruit de fond* qui vient emplir son cerveau dès que les projets et les désirs s'estompent. L'âge venant, la présence de ce bruit se fait de plus en plus envahissante ; on peut le comparer à un ronflement sourd, parfois accompagné d'un

⁴¹ *Ibid.*, p. 47.

⁴² *Id.*

grincement. À d'autres époques, le bruit de fond était constitué par l'attente du royaume du Seigneur ; aujourd'hui, il est constitué par l'attente de la mort. C'est ainsi.⁴³

On voit que la négation collective de la mort est liée à la perte de Dieu ; aujourd'hui la mort n'est que la mort.

Dans *Les Particules élémentaires*, la mort est largement présentée et montrée dans sa vérité. Houellebecq raconte la mort comme le fait naturel qu'elle est. Le premier décès raconté, ce du grand-père maternel de Bruno, nous dit tout ce dont nous avons besoin à savoir sur la mort, sans la mystifier :

En 1961, son grand-père mourut. Sous nos climats, un cadavre de mammifère ou d'oiseau attire d'abord certaines mouches (*Musca*, *Curtonevra*) ; dès que la décomposition le touche un tant soit peu, de nouvelles espèces entrent en jeu, notamment les *Calliphora* et les *Lucilia*. Le cadavre, sous l'action combinée des bactéries et des sucs digestifs rejetés par les larves, se liquéfie plus ou moins évident le siège de fermentations butyriques et ammoniacales. Au bout de trois mois, les mouches ont terminé leur œuvre et sont remplacées par l'escouade des coléoptères du genre *Dermestes* et par le lépidoptère *Aglossa pingunialis*, qui se nourrissent surtout des graisses. Les matières protéiques en voie de fermentation sont exploitées par les larves de *Piophilha petasionis* et par les coléoptères du genre *Corynetes*. Le cadavre, décomposé et contenant encore quelque humidité, devient ensuite le fief des acariens, qui en absorbent les dernières sanies. Une fois desséché et momifié, il héberge encore des exploitants : les larves attagènes et des anthrènes, les chenilles d'*Aglossa cuprealis* et de *Tineola bisellelia*. Ce sont elles qui terminent le cycle.⁴⁴

Que dire sur un tel extrait de texte ? La véracité de sa description me laisse perplexe, presque sans paroles. Car c'est la vérité, cela, c'est le destin d'un être humain qui est décrit, son destin avéré. En même temps que l'écrivain démystifie la mort, il la voile de noms latins, un fait qui pour moi devient une autre façon d'envelopper cet acte inéluctable, une façon de la cacher dans une semi-obscurité, de la radoucir, et par-là, la rendre plus acceptable. Et pour l'adoucir encore, la mort, ces descriptions affreux sont suivi de ce beau souvenir de Bruno, qui est « une image apaisante, même heureuse » :

Bruno revoyait le cercueil de son grand-père, d'un beau noir profond, avec une croix d'argent. C'était une image apaisante, et même heureuse ; son grand-père devait être bien, dans un cercueil si magnifique. Plus tard il devait apprendre l'existence des acariens et de

⁴³ M. Houellebecq, *Particules*, pp.104-105.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 51.

toutes ces larves aux noms de starlettes italiennes. Pourtant, aujourd'hui encore, l'image du cercueil de son grand-père restait une image heureuse.⁴⁵

Il a tout à fait raison, Houellebecq : dans nos cérémonies funéraires, dans nos croyances religieuses, les croyances au Paradis, à quelque chose qui viendrait après cette vie terrestre, dans tous ces accommodements, quoi d'autre faisons-nous que de nous créer un apaisement pour mieux nous réconcilier avec ce fait indéniable de notre mortalité?

Toute vie s'éteint nécessairement. Néanmoins, le double de la mort, c'est la vie, fait aussi paradoxale que « ces larves aux noms de starlettes italiennes » ; ces larves qui nous dévoreront, ces larves aux noms qui sonnent comme une chanson belle et douce.

Que reste-t-il de nos corps, nos cadavres, après que ces larves nous ont dévorés? L'écrivain n'a pas peur de nous dire la vérité là non plus, racontant la scène où Michel assiste au déplacement de la tombe de sa grand-mère, mort vingt ans auparavant :

L'homme attendait Michel près de l'entrée du cimetière. « Vous êtes le... - Oui. » Quel était le mot moderne pour « fossoyeur » ? Il tenait à la main une pelle et un grand sac poubelle en plastique noir. Michel lui emboîta le pas. « Vous êtes pas forcé de regarder... » grommela-t-il en se dirigeant vers la tombe ouverte.

La mort est difficile à comprendre, c'est toujours à contrecœur que l'être humain se résigne à s'en faire une image exacte. Michel avait vu le cadavre de sa grand-mère vingt ans auparavant, il l'avait embrassé une dernière fois. Cependant, au premier regard, il fut surpris par ce qu'il découvrait dans l'excavation. Sa grand-mère avait été enterrée dans un cercueil ; pourtant dans la terre fraîchement remuée on ne distinguait que des éclats de bois, une planche pourrie, et des choses blanches plus indistinctes. Lorsqu'il prit conscience de ce qu'il avait devant les yeux il tourna vivement la tête, se forçant à regarder dans la direction opposée ; mais c'était trop tard. Il avait vu le crâne souillé de terre, aux orbites vides, dont pendaient des paquets de cheveux blancs. Il avait vu les vertèbres éparpillées, mélangées à la terre. Il avait compris.

L'homme continua à fourrer les restes dans le sac plastique, jetant un regard sur Michel prostré à ses côtés. « Toujours pareil... grommela-t-il. Ils peuvent pas s'empêcher, il faut qu'ils regardent. Un cercueil, ça peut pas durer vingt ans ! » fit-il avec une sorte de colère. Michel resta à quelques pas de lui pendant qu'il transvasait le contenu du sac dans son nouvel emplacement. Son travail fini l'homme se redressa, s'approcha de lui. « Ça va ? » Il acquiesça. « La pierre tombale sera déplacée demain. Vous allez me signer le registre. »

Donc, c'était ainsi. Au bout de vingt ans, c'était ainsi. Des ossements mêlés à la terre, et la masse des cheveux blancs, incroyablement *nombreux* et vivants. Il revoyait sa grand-mère brochant devant la télévision, se dirigeant vers la cuisine. C'était ainsi.⁴⁶

⁴⁵ *Ibid.*, p.52.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 286-287.

« Quel était le mot moderne pour « fossoyeur » ? » Là on voit à quel point la société moderne s'est distancée de la mort - on ne connaît même pas les mots qui désignent les exerçants de ce rite fondamental, même pas un être averti, comme Michel. Le lecteur sensible réagit peut-être à cette quotidienneté du fossoyeur, avec un sac à poubelle pour les ossements. Dans les paragraphes cités ci-dessus, ne montre-t-il que la triste vérité de notre existence ? En nous donnant encore une image apaisante, celle de la grand-mère brodant devant la télévision, se dirigeant vers la cuisine, l'écrivain montre la futilité de notre existence, nos corps étant soumis à la loi du périssable. La futilité de la vie est mise à nu, par le fait que vingt ans après son décès, le cadavre va aussi bien dans un sac à poubelle que dans un coffre, ce coffre dont il ne reste quasiment rien, comme ce cadavre dont il ne reste que des ossements, une fois le cycle terminé. Ce cycle terminé peut être compris comme une fin absolue, toutefois il existe des idées reliant la mort à la vie, indiquant un lien perpétuel entre ces deux opposés, comme dans le poème « Femme nue, femme noire » de Léopold Sédar Senghor, dont je cite le dernier paragraphe :

Femme nue, femme noire
Je chante ta beauté qui passe, forme
que je fixe dans l'Éternel
Avant que le Destin jaloux ne te réduise
en cendres pour nourrir les racines de la vie.⁴⁷

Le destin nous réduit en cendres pour que ce qui reste de nous nourrisse les racines de la vie ; vie terminée, vie recommencée : le cycle suit son cours.

Cette image du cycle est évoquée à travers l'image du serpent dans la scène de l'incinération d'Annabelle, même si d'une façon moins explicite : « La chambre d'incinération était un gros cube de béton blanc, au milieu d'un parvis d'une blancheur égale ; la réverbération était éblouissante. L'air chaud ondulait autour d'eux comme une myriade de petits serpents. »⁴⁸ L'image du serpent est aussi présente dans la scène des funérailles de Janine : « Le chemin était caillouteux, aride, et tout cela devait avoir un sens. Un rapace – probablement une buse – planait lentement, à mi-hécrivain, dans l'atmosphère. « Ça doit être un coin à serpents... » inféra Bruno. Il ramassa une pierre

⁴⁷ Senghor, « Femme nue, femme noire » [1945], dans *Œuvre poétique*, Paris, Seuil, 2006.

⁴⁸ M. Houellebecq, *Particules*, p. 357.

blanche très aiguisée. Juste avant tourner vers l'enclos funéraire, comme pour confirmer ses propos, une vipère apparut »⁴⁹.

Le serpent est un symbole ambigu, il est symbole de la mort et de la vie en même temps. Il est le double symbole de l'âme et de la libido, symbole cosmogonique et symbole sous-terrestre, symbolisant tout ce qui est sous-jacent. Si l'homme se situe à l'aboutissement d'un long effort génétique, le serpent se situe de l'autre côté de cette échelle, au commencement de ce même effort. En étant auto-fécondant, le serpent est symbole de la vie aussi. L'image du serpent et du cycle devient des métaphores pour la fin de la vie, la fin de l'humanité. Si le serpent se situe au commencement de ce long effort génétique, son retour ici marque que nous sommes maintenant revenus au commencement, l'humanité à mis fin à son époque par sa façon matérialiste de regarder le monde.

En même temps qu'il évoque l'image du cycle à travers les serpents, l'écrivain nous montre dans le même passage de l'incinération d'Annabelle à quel point la mort est définitif :

Le cercueil fut assujéti sur une plate-forme mobile qui conduisait à l'intérieur du four. Il y eut trente secondes de recueillement collectif, puis un employé déclencha le mécanisme. Les roues dentées qui actionnaient la plate-forme grincèrent légèrement ; la porte se referma. Un hublot de Pyrex permettait de surveiller la combustion. Au moment où les flammes jaillirent des énormes brûleurs, Michel détourna la tête. Pendant environ vingt secondes, un éclat rouge persista à la périphérie de son champ visuel ; puis ce fut tout.⁵⁰

La fin est finale, après tout.

J'ai dit de Michel qu'il mène une vie dénuée de véritables relations humaines, cela n'implique pas qu'il est privé d'affection. Il était très attaché à sa grand-mère, et il éprouvait une réaction violente quand elle mourut : « On entendit [...] une sorte de miaulement ou de hurlement [...] Michel était enroulé sur lui-même au pied du lit. Ses yeux étaient légèrement exorbités. Son visage ne reflétait rien qui ressemble au chagrin, ni à aucun autre sentiment humain. Son visage était plein d'une terreur animale et abjecte. »⁵¹

⁴⁹ *Ibid.*, p. 326.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 357.

⁵¹ *Ibid.*, p. 118.

Sa grand-mère meurt en 1975, pendant dix-huit ans Michel vit seul, mais « en 1993 il avait ressenti la nécessité d'une compagnie ; quelque chose qui l'accueille le soir en rentrant. Son choix s'était porté sur un canari blanc, un animal craintif. »⁵² Par deux fois Michel laisse l'oiseau sortir de la cage, mais celui-ci chie de peur la première fois, la deuxième fois il tombe par la fenêtre : « La nuit était tombée ; Michel récupéra le petit animal qui tremblait de froid et de peur, blotti contre la paroi de béton. »⁵³ Cette scène s'approche à celle où Marc Djerzinski, le père de Michel, retrouve son fils tout seul dans sa chambre, dans un désordre et une saleté sans pareils, en rentrant d'un séjour de plusieurs mois en Chine. Le petit Michel, âgé de deux ans, prend la fuite en voyant une présence humaine : « Marc le prit dans ses bras ; terrorisé, le petit être tremblait entre ses mains. »⁵⁴ Sa solitude postérieure est sans doute enracinée dans cette expérience d'enfance.

Dans le roman, Michel vit sa vie calme, ne dérangeant personne. Il rentre le soir à son canari :

Cependant, ce soir-là, il fut accueilli par le silence. Il s'approcha de la cage : l'oiseau était mort. Son petit corps blanc, déjà froid, gisait de côté sur la litière de gravons [...] Après une hésitation il déposa le cadavre de l'oiseau dans un sac plastique qu'il lesta d'une bouteille de bière, et jeta le tout dans le vide-ordures. Que faire d'autre ? Dire une messe ?

Il n'avait jamais su où aboutissait ce vide-ordures à l'ouverture exigüe (mais suffisante pour contenir le corps d'un canari). Cependant il rêva de poubelles gigantesques, remplies de filtres à café, de raviolis en sauce et d'organes sexuels tranchés. Des vers géants, aussi gros que l'oiseau, armés de becs, attaquaient son cadavre. Ils arrachaient ses pattes, déchiquetaient ses intestins, crevaient ses globes oculaires. Il se redressa dans la nuit en tremblant, il était à peine une heure et demie. Il avala trois Xanax. C'est ainsi que se termina sa première soirée de liberté.⁵⁵

Le rêve que fait Michel montre l'effet que la mort de son canari a sur lui. La mort est évoquée en tant que sale, grotesque, macabre et violente, si violente que Michel a besoin de trois Xanax pour retrouver son sommeil, plus seul que jamais dans sa vie.

Janine, la mère de Michel et Bruno, meurt à Saorge, un petit village situé dans l'arrière-pays niçois. Pour cette occasion, Bruno est ressorti de la clinique psychiatrie où il vit de manière « probablement définitive ». Il semble agité et labile, la nuit entière il a tapé un tract intitulé « Solidarité avec les brébis brigasques », une chose assez bizarre à faire quand sa mère est sur son lit de mort. Bruno parle de et à sa mère d'une façon peu honorable, ce

⁵² *Ibid.*, p. 19.

⁵³ *Ibid.*, p. 20.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 40.

⁵⁵ *Ibid.*, pp. 20-21.

qui est compréhensible, je dirais même raisonnable, après tout ce qu'elle lui à fait, ou ne pas fait, si on parle littéralement : « Enfin, elle a choisi de venir ici, elle n'a sûrement pas choisi de crever, corrigea Bruno. Il paraît que la vieille pute s'est convertie à l'Islam »⁵⁶. Et plus tard, quand les deux frères sont dans la chambre de leur mère, Bruno reprend ses accusations :

Bruno s'abattit lourdement sur une chaise à côté de son lit. « Tu n'es qu'une vieille pute... émit-il sur un ton didactique. Tu mérites de crever. » Michel s'assit en face de lui, à la tête du lit, et alluma une cigarette. « T'as voulu être incinérée ? poursuivit Bruno avec verve. À la bonne heure, tu seras incinérée. Je mettrai ce qui restera de toi dans un pot, et tous les matins, au réveil, je pisserez sur tes cendres. »⁵⁷

Si Houellebecq est réactionnaire, cet extrait de texte est plutôt révolutionnaire. Difficile à trouver un témoignage plus forte d'une haine sans issue.

Michel, au contraire, adopte une attitude plus paisible, mais lui non plus n'est pas privé du froid qui s'attache à cette relation jamais vécue :

« Elle a voulu rester jeune, c'est tout... dit Michel d'une voix lasse et tolérante. Elle a eu envie de fréquenter des jeunes, et surtout pas ses enfants, qui lui rappelaient qu'elle appartenait à une ancienne génération. Ce n'est pas très difficile à expliquer, ni à comprendre. J'ai envie de m'en aller, maintenant. Tu crois qu'elle va mourir bientôt ? » Bruno haussa les épaules en signe d'ignorance.⁵⁸

Comme pour souligner encore plus fort le lien rompu entre Janine et ses fils, entre sa vie antérieure et celle qu'elle est devenue, Janine s'est fait changer de nom ; maintenant elle s'appelle Jane. Jane, prénom anglo-américain ; ce nom a-t-il été choisi par l'écrivain pour souligner que tous les aspects négatifs qu'on accorde aux soixante-huitardes, peuvent être relaté aux valeurs issues de la société anglo-américaine ?

Jamais Bruno ne m'est-il apparu aussi vitale et puissant comme dans ce chapitre sur la mort de leur mère⁵⁹. Sa puissance s'épanouit ici, sa rage est justifiée. Est-il possible qu'existe chez lui une « tentation d'exister », d'après tout ? Évidemment, à croire le comportement de Bruno ; comme il balbutie dans son existence, comme il se heurte dans le noir, cherchant une issue, un soulagement, un remède qui rendra sa vie vivable. Pauvre

⁵⁶ *Ibid.*, p. 314.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 319.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 320.

⁵⁹ *Ibid.*, chapitre 22, « Saorge - Terminus », pp. 313-327.

homme, complètement détruit par l'abandon de ses parents, par les pouvoirs de l'horreur, l'abjecte qu'il est. Et pourtant, il cherche : de l'amitié, de la compassion, de l'amour, de la reconnaissance ; un peu de chaleur dans ce monde froid, une palette de couleurs dans ce paysage grisâtre. Là il y a vitalité : il n'arrête pas sa recherche, après tout, sa recherche continue.

Toutes ces scènes de mort, toutes ces descriptions du corps mortel, des cadavres, posent aussi la question de quoi faire avec les corps décédés. Et l'écrivain y attache des mots comme « ordures » et « poubelle ». Pour le déplacement de la tombe de la grand-mère de Michel, le fossoyeur arrive avec un sac de poubelle pour les débris. Quand le canari meurt, Michel rêve d'ordures. Dans ce rêve, avec des organes sexuels tranchés, et des grands oiseaux qui attaquent le cadavre de son petit canari, j'ai l'impression d'être dans une boucherie. L'image de boucherie pourrait être une métaphore de la putréfaction du corps, de l'aspect physique et biologique de notre existence. Quel pourrait être le but de l'écrivain de nous raconter sans cesse ces faits répugnants ? De nous rappeler la futilité et les réalités de notre existence ?

Quand il raconte la fête de l'An 2000, l'écrivain met l'accent sur la mort, une dernière fois. Bruno passe la fête dans la clinique psychiatrique où il est interné : « il n'était pas malheureux ; les médicaments faisaient leur effet, et tout désir était mort en lui. »⁶⁰ Michel passe la soirée chez lui en Irlande, seul, en évoquant des souvenirs d'Annabelle, de sa grand-mère et de son enfance. Impression douloureuse mais assez paisible de ce passage au nouveau millénaire ? Non, pas du tout - Houellebecq ne nous laisse pas tranquille là non plus : « Partout à la surface de la planète l'humanité fatiguée, épuisée, doutant d'elle-même et de sa propre histoire, s'apprêtait tant bien que mal à entrer dans un nouveau millénaire. »⁶¹ Comme pour renforcer la fatigue et l'épuisement de l'humanité, il nous rappelle l'autre côté de la vie, l'autre côté de ce jour de fête du nouveau millénaire, il nous rappelle le destin qui nous attend tous : « Dans les cimetières du monde entier, les humains récemment décédés continuèrent à pourrir dans leurs tombes, à se transformer peu à peu en squelettes. »⁶² Comme pour terminer son « éloge de la mort », il évoque pour la dernière fois le pourrissement du corps, la métamorphose du cadavre en squelette, figure emblématique de la mort.

⁶⁰ *Ibid.*, p.366.

⁶¹ *Ibid.*, p. 367.

⁶² *Ibid.*, p. 366.

3.2 Le suicide occidental

Si Houellebecq met l'accent sur le phénomène de la mort, cette mort est représentée à deux niveaux : le niveau corporel et concret et le niveau symbolique.

À la suite des retrouvailles d'Annabelle et Michel, ils continuent à se voir, mais « au milieu du suicide occidental, il était clair qu'ils n'avaient aucune chance. »⁶³ Ce suicide occidental s'étend partout. Les sentiments meurent. L'humanité de l'homme meurt. Les relations amoureuses meurent, les relations familiales meurent, les structures envisagées de maintenir une société organisée et sécurisante meurent. Le libéralisme meurt, aboutissant par son propre fonctionnement dans un nihilisme et un vide qu'il n'aurait pas pu s'imaginer, le système capitaliste n'envisageant que prospérité et augmentation des biens.

Dès le prologue du roman s'annonce le thème métaphysique principal du livre : le déclin de l'humanité telle que nous la connaissons. Pour décrire le monde dans lequel nous vivons, l'écrivain emploie des mots qui ont une association plutôt négative : « des temps malheureux et troublés », « solitude », « amertume », « indifférence », « cruauté »⁶⁴. La description de notre temps n'est pas prometteur : « Les sentiments d'amour, de tendresse et de fraternité humaine avaient dans une large mesure disparue ; dans leurs rapports mutuels ses contemporains faisaient le plus souvent preuve d'indifférence, voire de cruauté. »⁶⁵

Philippe Muray dit que *Les Particules élémentaires* « est un livre né du *sentiment de la fin*, et tous ses personnages se débrouillent, d'une façon ou d'une autre, avec ce sentiment. C'est lui qui donne à l'œuvre son éclairage poignant, sa lumière sourde, son climat de catastrophe intarissable, insaisissable, irrattrapable. »⁶⁶ Le sentiment de la fin s'étend comme un ombre de tristesse et de désespoir partout dans le roman, sur les personnages, sur le monde dans lequel ils vivent, sur le destin de l'humanité, et ce sentiment de la fin s'accomplit à la fin du roman, où l'humanité actuelle n'existe plus. À la fin de l'histoire les deux frères se retrouvent seuls tous les deux, privé de contact avec leur famille et leurs amis. La fin s'approche : « Le plus souvent ils sentaient qu'une ombre grise s'étendait en eux, sur la terre qui les portait, et en tout ils apercevaient la fin. »⁶⁷

⁶³ *Ibid.*, p. 295.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 9.

⁶⁵ *Id.*

⁶⁶ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin... », dans *L'Atelier du roman*, no. 18, juin 1999, pp. 23-32, p. 25

⁶⁷ *Ibid.*, p. 297.

Dans le roman on trouve plusieurs phrases qui pourraient être lues comme des métaphores de la fin de l'humanité : « L'après-midi du 1er juillet était d'une chaleur écrasante ; c'était un des ces après-midi qui se terminent mal, où l'orage finit par éclater, dispersant les corps dénudés. »⁶⁸ Il n'y a pas que cet après-midi qui se termine mal, il y a plusieurs interprétations possibles : notre temps se termine mal (d'après les prévoyances de Houellebecq, en tout cas), le destin de l'humanité va vers sa fin, même la réception de ce livre était pareille à un orage qui éclate, dispersant les lecteurs dénudés du choc qu'a créé ce livre. Tout est en train de voler en éclats :

Il demeurait de vrais problèmes en biologie fondamentale. Les biologistes pensaient et agissaient comme si les molécules étaient des éléments matériels séparés, uniquement reliés par le biais d'attractions et de répulsions électromagnétiques [...] leur conception de l'atome était à peu près restée celle de Démocrite. Ils accumulaient des données, lourdes et répétitives, dans le seul but d'en tirer des applications industrielles immédiates, sans jamais prendre conscience que le socle conceptuel de leur démarche était miné [...] dès qu'on aborderait réellement les bases atomiques de la vie, les fondements de la biologie actuelle voleraient en éclats.⁶⁹

Cette citation pourrait être lue comme une illustration du grand thème métaphysique de ce roman. Les hommes d'aujourd'hui agissent comme si leurs existences sont des éléments séparés. Mais exister en tant qu'homme, cela veut dire que l'on ne peut vivre sans autrui, sans la reconnaissance de l'autre ; on a besoin d'autres humains pour exister en tant qu'homme. L'homme a ce besoin d'attachement sentimental aux autres pour exister en tant qu'homme. Il semble que l'homme occidental ne pense qu'à l'accumulation des choses, des biens, de tout ce qui pouvait lui faire profit. Il ne pense qu'à gagner, quoi que ce soit, gagner à terme court, sans voir qu'en même temps il sape le socle de sa propre existence; par exemple l'environnement, mais aussi les relations inter-humaines. Si l'on abordait réellement les bases atomiques de la vie, les fondements de la vie voleraient en éclats. Que reste-t-il alors? Rien. Il faut commencer de nouveau, recréer les bases de la vie, d'une nouvelle vie, pour une nouvelle humanité.

Est-cela une raison de la réception controversée de l'œuvre de Houellebecq ? Parce qu'il sait nous poser des questions vraies, des questions qui font une différence, des questions qui nous obligent à repenser nos vies, ainsi que de repenser nos priorités et notre

⁶⁸ M. Houellebecq, *Particules*, p. 24.

⁶⁹ *Ibid.*, pp. 26-27.

manière occidentale d'être dans le monde. Reste indiscutable que l'homme contemporain n'aime pas des questions qui lui font peur, des questions qui le forcent de regarder de plus près sa vie, ses priorités, sa façon de vivre ; il préfère se cacher dans son nid confortable. Houellebecq pose des questions qui nous forcent de repenser notre situation. Deux réactions possibles dans ce cas-là: affronter les défis comme il faut, ou fuir la vérité. Les critiques sévères de l'écriture de Houellebecq font partie du deuxième groupe.

Dans le quatrième chapitre du livre, Houellebecq esquisse avec de grandes lignes le développement de la société occidentale depuis la fin du XIXe siècle jusqu'à nos jours, ainsi que l'histoire de la famille de Michel et Bruno pendant ce même période. Comme exemple je prends leur mère, et leur grand-père maternel. Leur grand-père ayant monté sur l'échelle sociale, né dans une famille de paysans analphabètes à l'intérieur de Corse, suivant des études, d'abord au Lycée Thiers à Marseille, puis à l'École polytechnique, et ensuite réalisant sa carrière d'ingénieur en Algérie. En 1928 naquit sa fille, Janine. Doté d'une intelligence hors du commun, elle quitta l'Algérie à l'âge de 17 ans, pour poursuivre des études de médecine à Paris. Elle vit une liberté absolue, et de là on pourrait facilement préfigurer la chute de Janine, ainsi que celle de toute la génération qui jouissait de la liberté économique, individuelle et sexuelle ; ce roman en montre clairement les conséquences. Il montre aussi le ridicule de ce monde superficiel dans lequel nous vivons, et comment le marché de la séduction crée des besoins irréels et inauthentiques, au moins en certaines manières ; la beauté esthétique n'est pas une nécessité pour vivre, strictement dit.

Nous vivons dans une culture narcissique obsédée par la jeunesse et l'apparence physique. Or l'auteur montre que la beauté et la jeunesse n'est aucune garantie pour une vie heureuse. Annabelle en est la manifestation, dotée d'une beauté extrême. L'impression qu'a Michel quand il la revoit après vingt ans parle de soi : « Son visage était resté incroyablement lisse et pur, ses cheveux d'un blond lumineux ; il paraissait impensable qu'elle ait quarante ans, on lui en donnait tout au plus vingt-sept ou vingt-huit.⁷⁰ » Cependant sa beauté n'a été aucune bénédiction pour Annabelle :

Je n'ai pas eu une vie heureuse, dit Annabelle. Je crois que j'accordais trop d'importance à l'amour. Je me donnais trop facilement, les hommes me laissaient tomber dès qu'ils étaient arrivés à leurs fins, et j'en souffrais. Les hommes ne font pas l'amour parce qu'ils sont amoureux, mais parce qu'ils sont excités ; cette évidence banale, il m'a fallu des années pour la comprendre [...] C'est pénible, à la fin, d'être considéré comme du bétail interchangeable - même si je passais pour une belle pièce, parce que j'étais esthétiquement

⁷⁰ *Ibid.*, p. 287.

irréprochable [...] Je mène une vie calme, dénuée de joie [...] C'est vrai que j'ai besoin d'un homme, quelquefois, j'ai peur la nuit, j'ai du mal à m'endormir. Il y a les tranquillisants, il y a les somnifères ; ça ne suffit pas tout à fait. En réalité, je voudrais que la vie passe très vite.⁷¹

Encore une fois y a-t-il allusion à la bestialité de l'homme, à notre caractère animalier. « Bétail interchangeable », « une belle pièce » ; on dira qu'on est dans une boucherie, ou au marché de viande. Le marché de séduction peut être comparé à ces deux : les pièces de chair y sont dispersées, examinées, jugées.

Dans ce roman l'homme constitue un élément symptomatique de l'évolution de la société. Dans *Les Particules élémentaires* Bruno incarne cet élément symptomatique de l'époque qui est la nôtre, comme sa mère, Janine, en représente ce de la génération soixante-huitarde.

Pour Bruno, l'objectif principal de sa vie est sexuel. Il y a deux explications possibles à ce fait. L'un psychanalytique : la privation du contact avec la mère pendant l'enfance peut produire des perturbations du comportement sexuel ; l'autre plus banale mais pas moins vraie : Bruno est représentatif de son époque : « Que lui restait-il à vivre ? Peut-être quelques fellations pour lesquelles, il le savait, il accepterait de plus en plus facilement de payer [...] À mesure que ses érections devenaient plus difficiles et plus brèves, Bruno se laissait gagner par une détente attristée. »⁷² Bruno illustre aussi la dépression individuelle, trait caractéristique de la modernité et l'individualisme extrême. On aura l'impression que les sentiments réciproques n'existent plus. Tout ce qui est essentiel a disparu dans la compétition féroce inaugurée par le libéralisme :

Lors de son [Bruno] adolescence la compétition économique féroce que connaissait la société française depuis deux siècles avait subi une certaine atténuation. Il était de plus en plus admis dans l'imaginaire social que les conditions économiques devaient normalement teindre vers une certaine égalité [...] Bruno se voyait donc peu encouragé à surclasser ces contemporains par le biais de la réussite économique. Sur le plan professionnel, son seul objectif était – très raisonnablement – de se fondre dans cette « vaste classe moyenne aux contours peu tranchés ». ⁷³

Tout d'abord, cette égalité économique n'a jamais été atteinte. Regardons la France d'aujourd'hui : du chômage, des révoltes violentes, du mécontentement général. En France

⁷¹ *Ibid.*, pp. 289-291.

⁷² *Ibid.*, p. 81.

⁷³ *Ibid.*, p. 82.

moins que 50% de la population adulte travaille, c'est un des taux les plus bas du monde. Environ 20% des jeunes sont au chômage. Qui disait prospérité ? Égalité ? Je dirai le piège de la classe moyenne ; cette classe n'est pas aussi riche, pas aussi libre qu'on le prétend souvent. Cette grande classe moyenne est emprisonnée par un marché de plus en plus dur, à travers des exigences de plus en plus dures au niveau de consommation, qui engendrent des exigences économiques, auxquelles un nombre élevé des français ne peuvent pas répondre. Les résultats de cet échec s'expriment à travers le mal de notre époque, à travers la violence et l'égoïsme.

À cette égalité et prospérité augmentant de la classe moyenne, suit alors la liberté sexuelle :

De manière inattendue, au sein de cette classe moyenne à laquelle s'agrégeaient progressivement les ouvriers et les cadres – ou, plus précisément, parmi les enfants de cette classe moyenne – un nouveau champ s'ouvrit à la compétition narcissique [...] Plus tard, la mondialisation de l'économie donna naissance à une compétition beaucoup plus dure, qui devait balayer les rêves d'intégration de l'ensemble de la population dans une classe moyenne généralisée au pouvoir d'achat régulièrement croissant ; des couches sociales de plus en plus étendues basculèrent dans la précarité et le chômage. L'âpreté de la compétition sexuelle ne diminua pas pour autant, bien au contraire.⁷⁴

La classe moyenne est enfermée dans une spirale compétitive qui s'entend sur tous les domaines de la vie, une spirale qui ne cesse d'augmenter sa vitesse.

Ici je trouve intéressant de faire un rapprochement avec Michel, quand il regarde une photo de lui-même, prise à son école primaire :

Un homme victime de la crise de la quarantaine demande juste à vivre, de vivre un peu plus ; il demande juste une petite rallonge. La vérité dans son cas est qu'il en avait complètement marre ; il ne voyait simplement plus aucune raison de continuer.

Ce même soir il retrouva une photo, prise à son école primaire de Charny ; et il se mit à pleurer. Assis à son pupitre, l'enfant tenait un livre de classe ouvert à la main. Il fixait le spectateur en souriant, plein de joie et de courage ; et cet enfant, chose incompréhensible, c'était lui. L'enfant faisait ses devoirs, apprenait ses leçons avec un sérieux confiant. Il entraînait dans le monde, il découvrait le monde, et le monde ne lui faisait pas peur ; il se tenait prêt à prendre sa place dans la société des hommes. »⁷⁵

⁷⁴ *Ibid.*, pp. 82-83.

⁷⁵ *Ibid.*, pp. 30-31.

Or, ni Michel ni Bruno ne prennent leurs places dans la société, et de là surgissent leurs « crises de la quarantaine ». La crise de Michel est aussi liée au temps qui passe, à la futilité de la vie, à la distance entre cet enfant heureux sur la photo, et l'homme adulte qu'il est devenu, un homme qui ne voit plus aucune raison de continuer. Le monde est là, juste devant eux, mais ni Bruno ni Michel n'arrivent à entrer dans ce monde ; ils y entrent d'une façon apparente par le travail, on est obligé de le faire, mais ils n'arrivent pas à y entrer d'une façon vivable. Annabelle exprime un peu le même sentiment, dans une conversation avec Michel : « J'ai encore ma carte d'abonnement de train de l'année scolaire 74-75, la dernière année où nous sommes allés au lycée ensemble. Chaque fois que je la regarde j'ai envie de pleurer. Je ne comprends pas comment les choses ont pu merder à ce point. Je n'arrive pas à l'accepter. »⁷⁶ Et même Christiane chante avec eux, dans une conversation avec Bruno : « J'aimais la vie, dit-elle encore. J'aimais la vie, j'étais d'un naturel sensible et affectueux, et j'ai toujours adoré faire l'amour. Quelque chose s'est mal passé ; je ne comprends pas tout à fais quoi, mais quelque chose s'est mal passé dans ma vie. »⁷⁷

Ces quatre personnages sont tous d'une même génération, et malgré leurs enfances différentes ils pourraient être vus comme des représentants de cette génération : les enfants des soixante-huitards. S'ils ne sont pas les enfants des vrais soixante-huitards, au moins ils sont tous les enfants des valeurs transmises par cette génération, et ils ont tous grandi avec ces valeurs et cette vision du monde. Il est clair que l'écrivain ne félicite pas cette génération, pour quoi que ce soit. Il s'attaque avant tout à la libération des mœurs, ainsi qu'à la libération économique et la libération sexuelle. Toutes ces libérations aboutissent à des marchés, marché économique, marché de séduction, en effaçant les valeurs humaines et morales:

Le capitalisme libéral a étendu son emprise sur les consciences ; marchant de pair avec lui sont advenus le mercantilisme, la publicité, le culte absurde et ricanant de l'efficacité économique, l'appétit exclusif et immodéré pour les richesses matérielles. Pire encore, le matérialisme s'est étendu du domaine économique au domaine sexuel. Toutes les fictions sentimentales ont volé en éclats. La pureté, la chasteté, la fidélité, la décence sont devenues des stigmates ridicules. La valeur d'un être humain se mesure aujourd'hui par son efficacité économique et son potentiel érotique.⁷⁸

⁷⁶ *Ibid.*, p. 294.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 186.

⁷⁸ M. Houellebecq, *H.P. Lovecraft*, p. 144.

Comment est-ce possible pour l'homme de vivre dans un tel monde ?

Depuis longtemps la société occidentale a basculé vers cet état de dissolution :

« Un basculement subtil et définitif s'était produit dans la société occidentale en 1974-1975, se dit Bruno [...] Ces même années, où il tentait sans succès d'accéder à la vie, les sociétés occidentales basculaient vers quelque chose de sombre. En cet été 1976, il était déjà évident que tout cela allait très mal finir. La violence physique, manifestation la plus parfaite de l'individuation, allait réapparaître en Occident à la suite du désir. »⁷⁹

Au suicide occidental s'ajoute ce du corps. Dans ce monde marqué de discontinuité, le corps peut ainsi un objet d'obsession, à travers les nombreuses exigences d'origine politiques qui s'étend au niveau corporel. Cette obsession se manifeste à travers de la chirurgie plastique, des régimes, du sport exagéré. Dans cette course à moi sans arrêt, cette recherche de « l'immortalité », nous oublions que nous sommes limités par nos corps : en fait nous ne pouvons réaliser que ce que nos corps nous laissent réaliser. La philosophie a longtemps favorisé la pensée pure et la rationalité au lieu du corps. À mon avis, pensée constructive égale pensée qui implique corps et émotions ; les deux subissent une interdépendance. Aucune émotion sans un corps pour sentir cette émotion. Cette interdépendance s'exprime clairement dans ce roman.

Michel et Bruno développent chacun son désordre alimentaire. Michel subi des périodes de jeûne, alors que Bruno souffre de boulimie. Les modifications du corps, ce pouvoir exercé sur le corps, qui s'expriment dans des variantes les plus diverses déjà mentionnées ci-dessus, et qui sont tellement répandues, pourront s'expliquer par un pouvoir et un moyen de contrôle : dans ce monde en voie de dissolution, où tout flotte, le corps propre reste l'objet auquel l'individu peut tenir et exercer un pouvoir de contrôle totalitaire, même le vieillissement du corps est à contrôler. Autrement dit, dans ce monde insaisissable, où la vie même paraît insaisissable pour tant d'hommes, le corps reste la seule chose saisissable.

Les problèmes de Bruno ont commencé déjà quand il était au collège, il passait les week-ends chez son père à Paris. La relation père-fils n'est pas une relation pleinement vécue : son père lui voulait plutôt du bien, « à condition que ça ne prenne pas trop de temps ; il se sentait un peu coupable. Les week-ends où Bruno venait, il s'abstenait en général de recevoir ses maîtresses. Il achetait des plats cuisinés chez le traiteur, ils dînaient

⁷⁹ M. Houellebecq, *Particules*, p. 192.

en tête à tête ; puis ils regardaient la télévision. »⁸⁰ Pendant ces week-ends Bruno se relève parfois la nuit pour manger, il mange jusqu'à l'écoeurement. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est que l'écrivain y ajoute la notion de plaisir : « Son ventre était lourd. Il éprouvait du plaisir.⁸¹ » D'après Freud, le sein nourricier de sa mère est pour l'enfant le premier objet érotique, et l'amour qu'approuve l'enfant est attaché à la satisfaction de nourriture⁸². Cela est une explication possible du plaisir accordé aux repas nocturnes de Bruno, qui va continuer ces excès au niveau alimentaire. Je me permets de faire encore un rapprochement à la bestialité de l'homme, car à travers ce roman l'homme est rapproché à l'animal. Éprouver du plaisir parce que son ventre est lourd, pour moi cela est un trait animalier, ou un trait lié au niveau plus inconscient de l'existence. Reste cependant que pour Bruno cela est une affirmation de son statut comme homme apte à sentir ; le reste du temps, il est privé des sensations aux signes positifs, et pour lui, la nourriture pourrait être un signe positif, lui rappelant son enfance avec sa grand-mère, qui était bonne cuisinière, et lui préparait des plats délicieux. Nous verrons que la grand-mère a acquis la fonction symbolique que devait avoir la mère. Ces scènes nocturnes pourraient lui servir comme une affirmation de son existence, comme souvenir d'un temps où il était aimé.

Ses excès au niveau alimentaire s'aggrave à l'automne 1975, son premier trimestre à la fac à Censier. Il souffre d'une grande frustration, il s'est inscrit à la fac de lettres, car à la fac de lettres il y a plus de filles qu'aux autres fac. Pourtant les filles à Censier ne s'intéressent pas du tout à lui. Sa réaction est un excès mélangé de nourriture et films X. Dès le premier moment c'est clair pour le lecteur que le schème décadent que suit Bruno est totalement destructif :

Bruno commença à manger. Il se stabilisa rapidement autour d'un parcours alimentaire qui descendait le boulevard Saint-Michel. D'abord il commençait par un hot-dog, dans l'échoppe au croisement de la rue Gay-Lussac ; il continuait un peu plus bas par une pizza, parfois un sandwich grec. Dans le McDonalds au croisement du boulevard Saint-Germain il engloutissait plusieurs cheeseburgers, qu'il accompagnait de Coca-Cola et de milk-shakes à la banane ; puis il descendait en titubant la rue de la Harpe avant de se terminer aux pâtisseries tunisiennes. En rentrant chez lui il s'arrêtait devant le *Latin*, qui proposait deux films porno au même programme [...] Le plus souvent, il finissait quand même par prendre une place.⁸³

⁸⁰ *Ibid.*, pp. 61-62.

⁸¹ M. Houellebecq, *Particules*, p. 62.

⁸² Freud cité par Hélène Parat, *Sein de femme, sein de mère*, Paris, PUF, 2006, p. 22.

⁸³ *Ibid.*, p. 188.

Bruno est parfaitement conscient que son comportement n'est pas normal, et « une ou deux fois par semaine Bruno décidait de changer de vie, de prendre une direction radicalement différente [...] il serait un homme radicalement neuf, enfin prêt à vivre, à se glisser dans le courant de l'existence. »⁸⁴ C'est exactement cela qu'il n'arrive pas à faire, Bruno, il n'arrive pas à se glisser dans le courant de l'existence. Mais comment en arriver à le faire dans ce monde profondément marqué de discontinuité ?

3.3 L'animalité de l'homme

Dans *Les Particules élémentaires*, l'homme est à plusieurs reprises comparé à l'animal, d'où le titre de ce chapitre. Houellebecq n'est pas le seul écrivain à faire cette comparaison ; dans son « Avant-propos » à *La Comédie humaine*, Balzac dit que l'idée de cette œuvre « vint d'une comparaison entre l'Humanité et l'Animalité. »⁸⁵

Je me demande quelle est la fonction de l'animalité dans *Les Particules élémentaires*. Il pourrait être une volonté de nous rappeler nos liens étroits à la nature et aux faits biologiques, tout simplement que nous faisons partie de quelque chose de beaucoup plus grand que nous. De l'autre côté, il y a la bestialité de l'homme, en l'homme. Dans ce roman cette bestialité se manifeste à travers la violence, la violence liée au sexe, et la violence tout court.

Une des scènes violentes et animalières qui m'a frappée le plus, est celle qui se déroule un soir à l'internat de Meaux, quand des garçons entrent dans la salle de bain au moment où Bruno fait sa toilette :

Il gifle violemment Bruno, qui se met à pleurer. Puis ils le poussent à terre, l'attrapent par les pieds et le traînent sur le sol. Près des toilettes, ils arrachent son pantalon de pyjama. Son sexe est petit, encore enfantin, dépourvu de poils. Ils sont deux à le tenir par les cheveux, ils le forcent à ouvrir la bouche. Pelé lui passe un balai de chiottes sur le visage. Il sent le goût de la merde. Il hurle.

Brasseur rejoint les autres ; il a quatorze ans, c'est le plus âgé des sixièmes. Il sort sa bite, qui paraît à Bruno épaisse, énorme. Il se place à la verticale et lui pisse sur le visage. La veille il a forcé Bruno de le sucer, puis à lui lécher le cul ; mais ce soir il n'en a pas

⁸⁴ *Ibid.*, p. 189.

⁸⁵ H. de Balzac, « Avant-propos », *La Comédie humaine, I, Études de mœurs*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951 [1842], pp. 3-16, p. 3.

envie. « Clément, ton zob est nu, dit-il, railleur ; il faut aider des poils à pousser... » Sur un signe, les autres passent de la mousse à raser sur son sexe. Brasseur déplie un rasoir, approche la lame. Bruno chie de peur.⁸⁶

Ce chapitre porte le titre « L'animal oméga ». L'animal oméga c'est l'animal le moins élevé dans une hiérarchie stricte, basée sur la force et la dominance, et qui s'applique presque toujours aux sociétés animales. Cet animal doit souvent subir des actes de cruauté atroces. Chez l'homme cette tendance de soumission violente se manifeste le plus souvent chez l'enfant et l'adolescent jeune. Sommes-nous plus près de la nature sauvage que nous ne prétendons l'être ?

À plusieurs reprises dans le roman est évoquée une série télévisée diffusée pendant l'enfance de Michel et Bruno ; *La Vie des animaux*. À chaque fois la ressemblance entre les hommes et les animaux est évidente. Bruno l'évoque en parlant d'un scénario de film qu'il a écrit, sur une société qui suit une catastrophe biologique, une société entièrement peuplée par des femmes nues et des petits chiens, où le temps s'est arrêté, et où il y a une cassette de *La Vie des animaux* qui « sert de mémoire, de témoignage de la barbarie des époques antérieures. »⁸⁷ C'est-à-dire de témoignage de l'époque qui est la notre.

Quand Michel évoque ses souvenirs de cette diffusion à l'âge adulte, les mots utilisés sont justement ceux de « terreur » et « cruauté » :

Ils tuaient, déchiquetaient, dévoraient les animaux les plus faibles, vieilliss ou malades ; puis ils replongeaient dans un sommeil stupide [...] Michel frémissait d'indignation ; prise dans son ensemble la nature sauvage n'étaient rien qu'une répugnante saloperie ; prise dans son ensemble la nature sauvage justifiait une destruction totale, un holocauste universel - et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste.⁸⁸

Est-ce une description de « *La Vie des Hommes* » ? La société de l'homme n'est pas si loin de celle des animaux ; dans notre ère l'homme est souvent plongé dans un « sommeil stupide », vivant dans un état d'anesthésie continu. Et l'homme tue lui aussi, l'homme le plus fort déchire l'homme le plus faible. L'homme vieilli et malade se déchire soi-même, le suicide et l'euthanasie étant devenus de plus en plus répandues. Et finalement Michel

⁸⁶ M. Houellebecq, *Particules*, pp. 56-57.

⁸⁷ Ibid., p. 322.

⁸⁸ Ibid., p. 47-48.

contribue en une façon à accomplir cet holocauste, cette destruction totale ; il crée des bases d'une nouvelle espèce, et par-là l'anéantissement consécutif de l'homme.

Revenons au rapport sexualité-violence. Tout d'abord, notre société accorde une importance trop grande au sexe :

L'intérêt que notre société feint d'éprouver pour l'érotisme (à travers la publicité, les magazines, les médias en général) est tout a fait factice. La plupart des gens, en réalité, sont assez vite ennuyés par le sujet ; mais ils prétendent le contraire, par une bizarre hypocrisie à l'envers.

Il en vient à sa thèse. Notre civilisation, dit-il, souffre d'épuisement vital. Au siècle de Louis XIV, ou l'appétit de vivre était grand, la culture officielle mettait l'accent sur la négation des plaisirs et de la chair ; rappelait avec insistance que la vie mondaine n'offre que des joies imparfaites, que la seule vraie source de félicité est en Dieu. Un tel discours, assure-t-il, ne serait plus toléré aujourd'hui. Nous avons besoin d'aventure et d'érotisme, car nous avons besoin de nous entendre répéter que la vie est merveilleuse et excitante ; et c'est bien entendu que nous en doutons un peu.⁸⁹

Nous avons besoin de nous entendre répéter que la vie est merveilleuse et excitante, mais cette répétition, arrive-t-elle nécessairement à travers l'aventure et l'érotisme ? Cet érotisme s'avère être parmi les fondements du malheur de l'individu moderne, du mal de notre temps. D'abord il y a le succès ou l'échec au marché de la séduction, ensuite il y a le lien étroit entre sexualité et violence, sexualité et terreur, sexualité et meurtre. L'importance accordée au sexe quasiment partout dans notre culture, n'offre aucun espoir de soulagement : « La tension de notre culture entre délire sexuel abusif (en ville, les signes appelant au sexe nous envahissent littéralement le cerveau) et rejet exagéré de la réalité sexuelle (on ne vit pas dans une giga partouze perpétuelle, les choses permises ou possibles sont même relativement restreintes). »⁹⁰ Elle contribue plutôt à une augmentation des frustrations liées à l'érotisme.

Les autorités officielles approuvent de cette importance accordée au sexe, à croire la multiplicité des signes appelant au sexe, signes autorisés par les autorités, comme nous l'avons constaté dans le chapitre 2. Mais les frustrations liées à l'érotisme nous enferment dans une recherche perpétuelle de plaisir physique :

⁸⁹ M. Houellebecq, *Extension, op. cit.*, pp. 31-32.

⁹⁰ V. Despentès, *op. cit.*, p. 98.

Dans la société libérale où vivaient Bruno et Christiane, le modèle sexuel proposé par la culture officielle (publicité, magazines, organismes sociaux et de santé publique) était celle de *l'aventure* : à l'intérieur d'un tel système le désir et le plaisir apparaissent à l'issue d'un processus de *séduction*, mettant en avant la nouveauté, la passion et la créativité individuelle (qualités par ailleurs requises des employés dans le cadre de leur vie professionnelle). L'aplatissement des critères de séduction intellectuels et moraux au profit de critères purement physiques conduisait peu à peu les habitués des boîtes pour couples à un système légèrement différent, qu'on pouvait considérer comme le fantasme de la culture officiel : le système *sadien*.⁹¹

Comme nous allons voir, le système sadien est une conséquence naturelle et inévitable du libéralisme économique et l'individualisme. Pierre Jourde affirme ce fait :

Les romans de Michel Houellebecq dressent avec force le constat d'échec d'une civilisation, qui est peut-être aussi l'échec de l'humanité : la course au moi et à la différence est le moteur de l'apocalypse. Ils dénoncent la cruauté sous toutes ses formes, la méchanceté inhérente à l'homme, dès l'enfance. Les descriptions des persécutions infligées par des enfants à un autre enfant sont impressionnantes. La diminution supposée de la vie sexuelle en Occident n'est pas, subtilement, envisagée comme contradictoire avec une libération sexuelle que Houellebecq considère comme une fausse libération, elle en est une conséquence : chacun s'enferme dans la revendication de son plaisir, de son droit au plaisir, d'une manière qui finit par être quasiment autiste. On ignore l'autre. Le *snuff movie* ou le sadomasochisme, négation et destruction du corps de l'autre, sont pressés comme la conséquence inéluctable de cette libération.⁹²

Partout dans la société il y a des pièges, pour ainsi dire, qui réveillent notre sexualité, notre désir, tandis que le soulagement immédiat de ce désir est hors d'atteinte, au moins pour un grand nombre de gens. Cependant, pour ceux qui « perdent » sur le marché sexuel, il y reste toujours une possibilité de posséder ces femmes dont on n'aura jamais accès ; on pourra les tuer⁹³ : « Lorsque tu sentiras ces femmes trembler au bout de ton couteau, et supplier pour leur jeunesse, là tu seras vraiment le maître ; là tu les posséderas, corps et âme. Peut-être même pourras-tu, avant leur sacrifice, obtenir d'elles quelques savoureuses gâteries. »⁹⁴ C'est curieux de voir comment, chez Houellebecq au moins, c'est l'homme qui souffre tant de cet échec sur le marché de la séduction. Qui pourrait envisager une femme qui tuerait un homme pour le posséder, si ce n'était pas enraciné dans les sentiments d'amour ; quelle femme tuerait un homme faute de pouvoir coucher autant qu'elle aurait souhaité ? Cela fait partie de l'histoire d'*Extension du domaine de la lutte*

⁹¹ M. Houellebecq, *Particules*, p. 304.

⁹² Pierre Jourde, *La littérature sans estomac*, Paris, Éspirit des Péninsules, 2002, p. 29.

⁹³ M. Houellebecq, *Extension*, pp. 117-118.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 118.

aussi ; Raphaël Tisserand, qui suit un couple dans les dunes pour les tuer, parce que ce Noir a emporté la femme qu'il désirait. Mais il revint sans les avoir touchés : « J'aurais pu les tuer ; ils n'entendaient rien, ils ne faisaient aucune attention à moi. Je me suis masturbé. Je n'avais pas envie de les tuer ; le sang ne change rien. »⁹⁵

Le Tisserand de l'*Extension* agit tout contrairement du David di Meola des *Particules*, qui après avoir été un Don Juan sans pareil se lasse de la sexualité et la sensualité, et se lance dans les meurtres rituels par l'intermédiaire des cercles satanistes, à travers lesquelles il rencontre des personnes qui ne croient point au Satan, mais qui sont des « matérialistes absolus, des jouisseurs à la recherche de sensations nerveuses de plus en plus violentes »⁹⁶. Avec eux il se plonge de plus en plus loin dans la cruauté et l'horreur, voir jusqu'au sadisme⁹⁷ : « En 1983, il [David] fut admis à son premier meurtre rituel sur la personne d'un nourrisson portoricain. Pendant qu'il castrait le bébé à l'aide d'un couteau-scie, John di Giorno arrachait, puis mastiquait ses globes oculaires. »⁹⁸ Il y a encore pire ; ils tuent un autre nourrisson devant les yeux de sa grand-mère, qui est tuée après, ils mangent des fœtus avortés, et encore, et encore. Parfois cette violence sans but se mêle avec un désir sexuel, mais c'est la violence qui est au premier plan :

Un soir, invité à une partouze chez un ami avocat, David avait reconnu un de ses films diffusé sur un téléviseur dans une des chambres à coucher. Dans cette cassette, tournée un mois auparavant, il sectionnait un sexe masculin à la tronçonneuse. Très excité, il avait attiré à lui une gamine d'une douzaine d'années, une amie de la fille du propriétaire, et l'avait collée devant son siège. La fille s'était un peu débattue, puis avait commencé à le sucer. Sur l'écran, il approchait la tronçonneuse en effleurant doucement les cuisses d'un homme d'une quarantaine d'années ; le type était entièrement ligoté, les bras en croix, il hurlait de terreur. David jouit dans la bouche de la fille au moment où sa lame tronçonnait le sexe ; il attrapa la fille par les cheveux, lui tourna brutalement la tête et la força à regarder le long plan fixe sur le moignon qui pissait le sang.⁹⁹

Comment expliquer un tel comportement ? Houellebecq propose une explication là-dessus :

⁹⁵ *Ibid.*, p. 120.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 260.

⁹⁷ *Ibid.*, pp. 251-263.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 257-258.

⁹⁹ *Ibid.*, pp. 259-260.

Ce basculement intervenu dans les civilisations occidentales après 1945 n'était rien d'autre qu'un retour au culte brutal de la force, un refus des règles séculaires lentement bâties au nom de la morale et du droit. Actionnistes viennois, beatniks, hippies et tueurs en série se rejoignaient en ce qu'ils étaient des libertaires intégraux, qu'ils prônaient l'affirmation intégrale des droits de l'individu face à toutes les normes sociales, à toutes les hypocrisies que constituaient selon eux la morale, le sentiment, la justice et la pitié.¹⁰⁰

En ce sens David di Meola et ses pareils n'avaient fait que vivre et pratiquer le prolongement des valeurs de la libération individuelle prônées par leurs parents et leurs confrères. Cette libéralisme, qui devait conduire à la liberté, a en fait conduit à une dissolution et à une vacuité hors limites. Les actes de David di Meola et ses semblables deviennent insupportables pour la plupart des gens, ces faits violents et cruels ainsi que le fondement de ces actions. Pour nous réconcilier avec l'horreur, je dis comme Houellebecq à la fin de ce chapitre sur l'horreur humaine: il faut maintenant revenir aux plaisirs simples, essayer trouver un apaisement quelconque, alors allons cultiver notre jardin, comme le fait le Candide de Voltaire. Comprenez-moi bien, je voudrais justement dire que l'homme doit accepter sa condition, et de là se construire un monde à sa mesure, préférablement un monde meilleur, né de l'engagement que provoque Houellebecq à travers ses livres.

Revenons à Balzac : « enfin, entre les animaux, il y a peu de drames, la confusion ne s'y met guère ; ils courent sur les uns aux autres, voilà tout. Les hommes courent bien aussi les uns sur les autres ; mais leur plus ou moins d'intelligence rend le combat autrement compliqué. [...] l'Animalité se transborde dans l'Humanité par un immense courant de vie. »¹⁰¹ Cet immense courant de vie, c'est l'ensemble des forces profondes qui nous animent, et tout d'abord la libido. En décrivant l'animalité de l'homme, Houellebecq nous montre en même temps le pouvoir des forces vitales que chaque homme possède.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 261.

¹⁰¹ H. de Balzac, *op. cit.*, p. 5.

3.4 Parenté impossible ?

« *Comment les choses en étaient-elles arrivées là ?* »
Michel Houellebecq¹⁰²

C'est comme un fil rouge à travers le livre, ces mots-là. « Comment les choses en étaient-elles arrivées là ? »¹⁰³, « Je ne comprends pas comment les choses ont pu merder à ce point. »¹⁰⁴, « Quelque chose s'est mal passé ; je ne comprends pas tout à fais quoi, mais quelque chose s'est mal passé. »¹⁰⁵. Cette fois-ci c'est la parenté qui en est arrivée là.

Dans *Les Particules élémentaires*, on ne parle pas de parenté, mais de parenté impossible. Cette parenté impossible ne peut pas se prononcer sans faire référence à la libération des mœurs, et surtout à la montée de l'individualisme et du narcissisme qui caractérise notre temps depuis cinquante ans. Et nos personnages en souffrent:

Pour l'anniversaire de Bruno, l'année de ses dix ans, Victor avait calligraphié sur une feuille de Canson, en grosses lettres multicolores : « PAPA JE T'AIME. » Maintenant c'était fini. C'était réellement fini. Et Bruno le savait, les choses allaient encore s'aggraver : de l'indifférence réciproque, ils allaient progressivement passer à la haine. Dans deux ans tout au plus, son fils essaierait de sortir avec des filles de son âge ; ces filles de quinze ans, Bruno les désirerait lui aussi. Ils approchaient de l'état de rivalité, état naturel des hommes. Ils étaient comme des animaux se battant dans la même cage, qui était le temps.¹⁰⁶

Houellebecq ne cesse de rapprocher l'homme de l'animal. On pourrait écrire un livre entier là-dessus. L'état de rivalité, c'est l'état naturel des animaux aussi. L'écrivain montre ici que cet état de rivalité ne s'applique pas seulement aux hommes en général, mais aussi entre père et fils, qui sont alors reliés comme hommes autant que comme père et fils. Et cela pour une raison extérieure ; des filles de quinze ans. Ce n'est pas tout à fait vrai que cette raison est extérieure, parce que ce désir sont littéralement localisé à l'intérieur, ce désir surgit du corps.

¹⁰² *Ibid.*, p. 207.

¹⁰³ *Id.*

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 294.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 183.

¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 207-208.

Dans *Les Particules élémentaires*, les liens de sang ne garantissent aucune relation avec les parents, ni une vie protégée dans le cercle familial. J'ose dire, au contraire : ce sont les relations de sang qui sont la cause fondamentale des problèmes de Bruno et Michel, et qui détermine leur perte. D'un point de vue psychologique on peut facilement expliquer leur destin. Avec des parents trop voués à sa liberté individuelle, nous voyons de tout près les effets d'une telle démarche, d'un tel égoïsme. Leur mère, qui les abandonne, mais aussi leur père, qui disparaissent de différentes façons ; le père de Michel s'en va en Asie pour un photo-job et disparaît là-bas (physiquement), le père de Bruno disparaît (psychologiquement) en étant trop égoïste, trop voué à sa liberté personnelle. Les deux garçons grandissent ainsi chacun chez leur grand-mère, Michel ne revoyant pas sa mère avant l'âge de quinze ans, Bruno ne connaissant sa mère à part de visites brèves pendant les vacances, et même là, elle ne pense pas à lui ; elle ne voit que ses propres besoins, elle ne pense qu'à elle-même. Facile à esquisser les vies ratées de Bruno et Michel dans un certain sens comme des conséquences inévitables des actes de leurs parents, et de leur mère en particulier, les laissant dans leur vie adulte incapables de développer des relations humaines pleinement vécues.

Dans *Les Particules élémentaires*, Janine est la figure emblématique de cette parenté impossible : « À l'égard de Bruno, la grand-mère de Michel ne nourrissait aucune aversion ; lui aussi avait été victime de cette mère dénaturée, telle était sa vision des choses - sommaire mais finalement exacte. »¹⁰⁷ Janine, une mère dénaturée ; fait évident ? Cependant je réagit à ce mot « dénaturée » – existe-t-il une définition claire d'une mère « naturée » ? Qui sait juger le « taux dénaturé » d'une mère ? Je suis tout à fait d'accord que Janine ne se comporte pas comme une mère se comporte normalement, mais de là à la qualifier de dénaturée, c'est difficile à suivre. Evidemment c'est une pensée repandue qu'une mère doit être, et agir, de telle et telle façon, mais que savons-nous sur la vraie nature de la maternité ? Si ce rapprochement de l'homme de l'animal s'appliquait à la maternité aussi, que dirait-on sur les animaux qui repoussent leurs petits au profit des nouveau-nés ? C'est ce qu'a fait Janine aussi ; quand elle laissa Bruno à ses parents, elle était déjà enceinte de nouveau. Mais la raison fondamentale reste qu'elle tenait trop à sa liberté, et quand les parents prônent leur liberté personnelle extrême, ils ne contribuent pas au bonheur de leurs enfants.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 80.

Comment ont démarré les vies de Bruno et Michel ? Après de nombreuses aventures à Paris, Janine rencontre Serge Clément, qui devient le père de Bruno, l'aîné des deux frères :

Les deux époux formaient ce qu'on devait appeler par la suite un « couple moderne », et c'est plutôt par inadvertance que Janine tomba enceinte de son mari. Elle décida cependant de garder l'enfant ; la maternité, pensait-elle, était une de ces expériences qu'une femme doit vivre ; la grossesse fut d'ailleurs une période plutôt agréable, et Bruno naquit en mars 1956. Les soins fastidieux que réclame l'élevage d'un enfant jeune parurent vite au couple peu compatibles avec leur idéal de liberté personnelle, et c'est d'un commun accord que Bruno fut expédié en 1958 chez ses grands-parents maternels à Alger. À l'époque, Janine était de nouveau enceinte ; mais, cette fois, le père était Marc Djerzinski.¹⁰⁸

Le départ de Michel dans la vie n'était pas moins difficile :

En janvier 1960, Marc partit réaliser un reportage sur la société communiste d'un type nouveau qui était en train de se construire en Chine populaire. Il revint à Sainte-Maxime le 23 juin, en milieu d'après-midi. La maison semblait déserte. Cependant, une fille d'une quinzaine d'années, entièrement nue, était assise en tailleur sur le tapis du salon. « Gone to the beach... » fit-elle en réponse à ses questions avant de retomber dans l'apathie. Dans la chambre de Janine un grand barbu, visiblement ivre, ronflait à travers du lit. Marc tendit l'oreille ; il percevait des gémissements ou des râles.

Dans la chambre à l'étage régnait une puanteur épouvantable ; le soleil pénétrant par la baie vitrée éclairait violemment le carrelage noir et blanc. Son fils rampait maladroitement sur le dallage, glissant de temps en temps dans une flaque d'urine ou d'excréments. Il clignait des yeux et gémissait continuellement. Percevant une présence humaine, il tenta de prendre la fuite. Marc le prit dans ses bras ; terrorisé, le petit être tremblait entre ses mains. [...] À dater de ce jour Michel fut élevé par sa grand-mère [paternel], qui avait pris sa retraite dans l'Yonne, sa région d'origine. Peu après sa mère partit en Californie, vivre dans la communauté de di Meola. Michel ne devait pas la revoir avant l'âge de quinze ans.¹⁰⁹

Les parents cyniques, qui ne pensent qu'à eux-mêmes : la parenté impossible. Dans ce monde libre dans tous les sens, la parenté stable paraît impossible. Or, les grands-mères de Bruno et Michel, représentent cette sécurité dont un enfant a besoin ; mais cette stabilité appartient à un autre monde, un monde d'antan, un monde qui n'est plus. Nous ne vivons plus dans ce temps. Reste à trouver une balance entre liberté et devoir qui sera vivable pour tous. Nous n'y sommes pas encore arrivés.

Une intuition pareille de la « mère naturelle » est présentée par Michel. Dès sa première année à l'école primaire, il avait été frappé par la cruauté des garçons, alors que les filles

¹⁰⁸ *Ibid.*, pp. 36-37.

¹⁰⁹ *Ibid.*, pp. 39-40.

lui semblaient des êtres plus doux. Encore une fois le narrateur fait-il allusion à *La Vie des Animaux*, où l'intuition de Michel sur le monde est relayée : « Au milieu de cette saloperie immonde, de ce carnage permanent qu'était la nature animale, la seule trace de dévouement et d'altruisme était représentée par l'amour maternel, ou par un instinct de protection, enfin quelque chose qui insensiblement et par degrés conduisait à l'amour maternel. »¹¹⁰ Cet instinct de protection, Janine elle ne la possède pas. Cette aptitude de posséder et exprimer un amour maternel, elle ne la possède pas. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que Janine est une mère dénaturée pire que l'animal, ou que l'homme n'est pourtant pas si proche de l'animal ? Le Daniel de *La Possibilité d'une île* exprime le même sentiment dénaturé en tant que père, à propos la mort de son fils, qui s'est suicidé : « Je n'avais jamais aimé cet enfant : il était aussi bête que sa mère, et aussi méchant que son père. Sa disparition était loin d'être une catastrophe ; des être humains de ce genre, on peut s'en passer. »¹¹¹ Christiane le fait aussi, mais dans son cas, ce sentiment est enraciné dans la peur qui lui fait son fils : « Il me méprise, mais je vais encore être obligée de le supporter quelques années. J'ai juste peur qu'il ne devienne violent. Il fréquente vraiment de drôles de types, des musulmans, des nazis... S'il se tuait en moto j'aurais de la peine, mais je crois que je me sentirais plus libre. »¹¹² Si la parenté n'est pas impossible, elle est certes difficile.

Michel continue sa réflexion sur les hommes et les femmes à l'âge adulte, et il aboutit toujours à la même conclusion : les femmes sont meilleures que les hommes, les hommes ne servent visiblement à peu près à rien. Les femmes sont « plus caressantes, plus aimantes, plus compatissantes, et plus douces ; moins portées à la violence, à l'égoïsme, à l'affirmation de soi, à la cruauté. Elles étaient en outre plus raisonnables, plus intelligentes, plus travailleuses. »¹¹³ Un monde composé de femmes serait supérieur à un monde composé d'hommes. On pourrait en conclure que ce roman exprime une attitude positive envers les femmes, cela n'est toutefois pas le cas. Ce roman exprime une attitude positive envers les femmes qui font leur devoir : les femmes qui accouchent, les femmes qui s'occupent d'autres, les femmes qui manifestent un amour maternel naturel. Or ces femmes qui font leur devoir ce sont les grands-mères. Les femmes qui ne le font pas paient le prix de la « dénaturation ». Annabelle a un cancer de l'utérus faute de n'avoir pas enfanté : « Il

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 205.

¹¹¹ Michel Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, Paris, Fayard, 2005, pp. 29-30.

¹¹² M. Houellebecq, *Particules*, p. 266.

¹¹³ *Ibid.*, p. 205.

[le médecin] n'était pas réellement surpris : le cancer de l'utérus s'attaque souvent aux femmes dans les années qui précèdent la ménopause, et le fait de n'avoir pas eu d'enfants constituait un facteur de d'aggravation du risque. »¹¹⁴ Annabelle a d'ailleurs connu trois avortements, elle a eu sa chance d'enfanter, elle ne l'a pas fait, maintenant elle paie le prix. Conclusion simpliste ? Oui et non ; les femmes sont meilleures que les hommes, si elles vivent sous le paradigme traditionnel et sexiste de la féminité. Ici nous touchons aux aspects antiféministes et réactionnaires de ce roman, aspects évidents.

Après que Michel est arrivé chez sa grand-mère paternelle, à l'âge de deux ans, il n'a jamais revu sa mère. Quand il a quinze ans, sa mère reprend contact avec lui, plus ou moins forcée par le père de Bruno, qui a su par hasard que Bruno a un frère, et qu'ils sont dans le même lycée à Meaux. Janine rend alors visite à Michel : « Michel était dans sa chambre ; elle poussa la porte et entra. Elle avait prévu de l'embrasser, mais lorsqu'elle amorça le geste il recula d'un bon mètre. »¹¹⁵ Cette scène s'approche à celle où Marc Djerzinski retrouve son fils à son retour de Chine. Il n'y a pas d'intimité dans la relation parent-enfant dans cette famille, ni entre Janine et ses fils, ni entre Bruno et son père, ni entre Bruno et son fils. C'est différemment dans les relations entre grands-mères et petits-fils, heureusement, pour Michel et Bruno.

Cette citation raconte la distance impossible entre père et fils:

Ça se passait dans la salle d'attente du *Mai Lin* ; en entrant je me suis assis à côté d'un type dont le visage me disait quelque chose – mais très vaguement, c'était juste une impression diffuse. Puis on l'a fait monter, je suis passé tout de suite après. Les cabines de massage étaient séparées par un rideau en plastique, il n'y en avait que deux, j'étais forcément à côté du type. Au moment où la fille a commencé à me caresser mon bas-ventre avec sa poitrine enduite de savon, j'ai eu une illumination : le type dans la cabine à côté, en train de se faire un *body-body*, c'était mon père.¹¹⁶

Serge Clément, le père de Bruno, lui non plus n'a pas entretenu sa responsabilité de père comme il faut. Pourquoi Bruno n'est-il pas allé vivre chez lui à la suite de la mort de sa grand-mère ? Cela paraît encore pire quand on connaît les humiliations et la violence que Bruno a dû subir à l'internat de Meaux. Quand Bruno a passé son bac, son père lui achète un beau studio à Paris. Cela est-ce le symbole des sentiments de culpabilité et de responsabilité ? « En le [le studio] faisant visiter à Bruno il n'avait nullement impression

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 343.

¹¹⁵ M. Houellebecq, *Particules*, pp. 79-80.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 235.

de lui faire un cadeau exceptionnel, mais plutôt d'essayer, dans la mesure du possible, de réparer ; et de toute façon, c'était visiblement une bonne affaire. »¹¹⁷ Il existe une volonté de réparer, alors son père admet une sorte de culpabilité. Mais à cette volonté de réparer s'ajoute la possibilité de s'enrichir : pas d'échappement au marché économique là non plus. Les mécanismes du marché économique infiltrent tous les domaines, toutes les relations, même celle entre parent et enfant.

Bruno tue un chat, pendant les vacances de l'été 1974, passées chez sa mère sur la Côte. Sa mère reçoit toutes sortes de gens, des hippies, et de chats, dans sa maison. C'est comme une grande partouze, qui ne finit pas, une partouze qui se répète été après été. Sauf que pour Bruno : « Ils se baignaient nus dans les calanques [...] Les vulves des jeunes femmes étaient accessibles, elles se trouvaient parfois à moins d'un mètre ; mais Bruno comprenait parfaitement qu'elles lui restent fermées : les autres garçons étaient plus grands, plus bronzés et plus forts. »¹¹⁸ Bruno se retrouve dans un état de frustration sexuelle, et cela à travers tout le livre. Ses frustrations expliquent le fait qu'il tue ce chat, ce matin de son départ, où il se réveille très tôt, et entre d'abord dans la chambre de sa mère et son amant, et où se déroule cette situation étrange :

J'ai hésité quelques secondes, puis j'ai tiré le drap. Ma mère a bougé, j'ai cru un instant que ses yeux allaient s'ouvrir ; ses cuisses se sont légèrement écartées. Je me suis agenouillée devant sa vulve. J'ai approché ma main à quelques centimètres, mais je n'ai pas osé la toucher. Je suis ressorti pour me branler. Elle recueillait de nombreux chats, tous plus ou moins sauvages. Je me suis approché d'un jeune chat noir qui se chauffait sur une pierre. Le sol autour de la maison était caillouteux, très blanc, d'un blanc impitoyable. Le chat m'a regardé plusieurs reprises pendant que je me branlais, mais il a fermé les yeux avant que j'éjacule. Je me suis baissé, j'ai ramassé une grosse pierre. Le crâne du chat a éclaté, un peu de cervelle a giclé autour. J'ai recouvert le cadavre de pierres, puis je suis rentré dans la maison ; personne n'était encore réveillé.¹¹⁹

Meurtre symbolique de la féminité, et de la malchance attachée aux liens qu'ont Bruno avec cette féminité. Je ne pense pas seulement ses misères sur le marché sexuel, je pense plutôt sur sa malchance avec sa mère ; il n'a pas eu la mère qu'il méritait, et cela l'a largement affecté.

Bruno répète les fautes commises par ses parents dans sa relation avec son propre fils. À travers le livre, dans des conversations avec Christiane et Michel, Bruno exprime ses

¹¹⁷ *Ibid.*, pp. 100-101.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 77.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 91.

idées sur la parenté. Bruno est parfaitement conscient qu'il n'est pas parvenu à remplir son rôle de père. Quand Anne, sa femme, est tombée enceinte, il n'a pas éprouvé du bonheur, et quand il a su qu'elle attendait un garçon, il a eu un choc terrible. Pour lui, c'était le pire d'avoir un garçon. Cela on le comprend bien quand on regarde son attitude générale envers les hommes, Bruno met l'emphase sur la compétition sexuelle entre mâles.

Parfois Anne sortait le soir, et Bruno se retrouvait seul avec son fils Victor. Ces soirs-là, il rajoutait un somnifère au biberon de Victor, puis il se branlait en faisant du Minitel rose. Et c'est devenu pire : une autre fois étant seul avec Victor, il lui donne un médicament anxiolytique, une dose pour adultes, d'ailleurs. Quand l'enfant s'est endormi, Bruno sort à un bar de nuit où il s'achète une jeune fille de dix-neuf ans. Quel père agit ainsi? Un père qui pense, et manifeste, que l'amour paternel n'est qu'un mensonge, une fiction : « En réalité jamais les hommes ne se sont intéressés à leurs enfants, jamais ils n'ont éprouvé d'amour pour eux, et plus généralement les hommes sont incapables d'éprouver de l'amour, c'est un sentiment qui leur est totalement étranger. Ce qu'ils connaissent c'est le désir, le désir sexuel à l'état brut et la compétition entre mâles. »¹²⁰ Une telle réduction de l'homme à un être totalement soumis à sa biologie, ici exprimé par le désir et la pulsion sexuelle, ne peut guère être prise au sérieux. Aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, l'homme est supposé être fait de corps *et* âme, d'instincts biologiques et rationalité. Quand l'homme est ici réduit à un état brut et purement biologique, voire instinctif, j'ai des difficultés à prendre cela à la lettre. Pourtant c'est très intéressant de voir, dans la perspective corporelle que je traite dans le chapitre sur l'animalité, comment Bruno, dans son action et sa pensée représente cet état purement corporel, tandis que Michel représente un état tout à fait contraire, il n'est que pensée et rationalité. Ce retour au corps est un aspect important dans ce roman, et représente aussi une réaction contre une vision uniquement rationaliste du monde et de la vie. Mais les soixante-huitards, ne représentaient-ils pas le même retour au corps, aux sources pour ainsi dire? Il est en tout cas clair que l'obsession corporelle de Bruno ne lui mène dans aucun cas au bonheur ; au contraire il se retrouve dans un état continu de déception, de malheur, de mécontentement et d'instabilité psychique.

Cependant le discours de Bruno sur la parenté continue, et il proclame qu'avoir un enfant aujourd'hui n'a plus aucun sens pour un homme. Christiane, qui vit seule avec son fils, pose la même question : « Avec mon fils, ça s'est à peu près bien passé jusqu'à ce qu'il

¹²⁰ *Ibid.*, p. 209.

ait treize ans. Son père lui a peut-être manqué, mais je ne sais pas... Est-ce que les enfants ont réellement besoin d'un père ? Ce qui est sûr, c'est que lui n'avait aucun besoin de son fils. »¹²¹ Ces déclarations sont liées à la perte d'un contexte plus grand : la liaison de l'homme à la société, ainsi que son sentiment de faire partie de quelque chose de plus grand que soi, ont largement disparu avec la montée de l'individualisme. Auparavant, les enfants étaient la transmission d'un état, de règles ou d'un patrimoine :

Je n'ai rien à transmettre à mon fils. Je n'ai aucun métier à l'apprendre, je ne sais même pas ce qu'il pourra faire plus tard ; les règles que j'ai connues ne seront de toute façon plus valables pour lui, il vivra dans un autre univers. Accepter l'idéologie du changement continu c'est accepter que la vie d'un homme soit strictement réduite à son existence individuelle, et que les générations passées et futures n'aient plus aucune importance à ses yeux. C'est ainsi que nous vivons.¹²²

La dissolution des cadres familiaux, l'entrée de l'industrialisme et de l'individualisme, tous ces phénomènes ont contribué à la dissolution d'une société d'autrefois. Cette société est d'ailleurs regrettée dans ce roman, les aspects réactionnaires en sont évidents.

Pourtant Bruno aime son fils, et il souffre de n'avoir pas pris sa responsabilité en tant que père : « J'aime cet enfant plus que tout. Pourtant, je n'ai jamais réussi à accepter son existence. »¹²³ Il dit qu'il avait envie de redevenir un individu, qu'il ne supportait pas la fin de sa jeunesse. Ces sentiments ne sont pas étranges dans une société qui se voue au culte de la jeunesse et à l'individualisme. La famille et la parenté ne sont pas possibles avec de telles attitudes : « Une fois qu'on a divorcé, que le cadre familial a été brisé, les relations avec ses enfants perdent tout sens. L'enfant c'est le piège qui s'est renfermé, c'est l'ennemi qu'on va devoir continuer à entretenir, et qui va vous suivre. »¹²⁴ La négation de la relation père-fils que manifeste Bruno est certainement liée au désespoir et à l'impuissance qu'il ressent, dans sa vie et dans son monde, qui est aussi le nôtre.

Ces opinions sur la parenté, principalement présentées par Bruno, pouvons-nous les prendre au sérieux ? Bruno, c'est le fou de ce roman. Or, les fous, ne sont-ils pas plus proche de la réalité et de la vérité que les autres ? Le fou peut dire n'importe quoi, parce qu'il est fou, ni la censure ni l'autocensure ne s'applique à lui. Le fou s'en fout de ne pas être compris, et ce fait ouvre des possibilités de transcender les limites des bien-

¹²¹ *Ibid.*, p. 185.

¹²² *Ibid.*, p. 210.

¹²³ *Ibid.*, p. 232.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 210.

pensants. La folie peut ainsi servir à ouvrir de nouvelles voies. Il faut aussi noter que l'écrivain a d'ailleurs laissé Bruno de la place pour ses discours sur la parenté, et pas mal de place non plus. Et le fou de ce roman est le seul personnage qui ne meurt pas.

Dans *Les Particules élémentaires* Bruno, le fou, dit-il la conséquence inévitable qu'aura, tôt ou tard, notre façon individualiste et superficielle de vivre sur la parenté ? Le bouffon est traditionnellement un symbole dualiste. Il est l'autre face de la réalité, celle que la situation acquise fait oublier et qui se rappelle à l'attention. Il peut incarner une conscience ironique à travers d'exprimer des choses anodines d'un ton grave, et les choses graves d'un ton de plaisanterie, justement comme le fait Houellebecq à travers son style, à travers sa façon de mêler les choses les plus graves aux choses les plus banales : « Le jour du suicide de mon fils, je me suis fait des œufs à la tomate. »¹²⁵

En enfermant le fou dans une clinique spécialisée, est-ce une façon de faire taire le fou, de ne plus vouloir entendre la vérité qu'il raconte ? Justement comme les critiques enferment l'œuvre de Houellebecq, la qualifiant de pornographique, immorale, raciste et réactionnaire, s'attaquant à l'écrivain, mettant son œuvre à côté. Si Bruno est le bouffon des *Particules élémentaires*, Houellebecq est-il ce du monde littéraire ? En tout cas ses critiques font de son mieux de le faire taire, par tous leurs moyens disponibles : « Quand on veut tuer quelqu'un, on le taxe d'immoralité. »¹²⁶ Heureusement, l'écrivain Michel Houellebecq ne se laisse pas tuer si facilement que cela ; après les débats déclenchés par *Les Particules élémentaires* il a publié deux autres ouvrages, *Plateforme* et *La Possibilité d'une île*.

3.5 Les particules élémentaires

Examinons le titre: *Les particules élémentaires*. Ces particules, que pourraient-ils signifier? Ces mots désignent les unités les plus petites en quoi consiste un atome. Ce sont des unités fondamentales de toute chose qui existe. Si on enlève cette unité, il ne reste rien. Et c'est exactement cela qui se passe dans ce roman; de là où ce récit est raconté, il ne reste rien de l'homme, ni de l'humanité actuelle.

¹²⁵ M. Houellebecq, *La Possibilité d'une île*, p. 29.

¹²⁶ H. de Balzac, *op. cit.*, p. 10.

Ces particules pourraient être un symbole des hommes; chaque être humain constituant une “particule élémentaire”. Dès que ces particules se touchent, elles ne sont plus des particules élémentaires ; elles font partie des structures multiples et complexes. Or ces structures multiples se sont dissolues dans notre société contemporaine. Les personnages dans ce roman sont comme ces particules élémentaires, ces petites unités, qui flottent à travers le monde, qui se croisent, se décroisent, par hasard, parfois par volonté, parfois par nécessité, sans être vraiment capable de s’attacher l’une à l’autre.

Cette notion de particule élémentaire est tirée du vocabulaire de la physique. Selon le modèle standard de la physique¹²⁷, l’univers est un jeu gigantesque de construction. Chaque objet est composé d’un assemblage de quelques blocs fondamentaux, les particules élémentaires, dont il existe douze. Si l’univers est un jeu de construction, cela implique un développement perpétuel, qui pourra soit tendre vers quelque chose de meilleur, soit vers quelque chose de pire. Houellebecq s’exprime sur cela dans son essai sur H. P. Lovecraft :

Peu d’êtres auront été à ce point imprégnés, transpercés jusqu’aux os par le néant absolu de toute aspiration humaine. L’univers n’est qu’un furtif arrangement de particules élémentaires. Une figure de transition vers le chaos. Qui finira par l’emporter. La race humaine disparaîtra. D’autres races apparaîtront, et disparaîtront à leur tour. Les cieux seront glaciaux et vides, traversés par la faible lumière d’étoiles à demi mortes. Qui, elles aussi, disparaîtront. Tout disparaîtra. Et les actions humaines sont aussi libres et dénuées de sens que les libres mouvements des particules élémentaires. Le bien, le mal, la morale, les sentiments ? Pures « fictions victoriennes ». Seul l’égoïsme existe. Froid, inentamé, rayonnante.¹²⁸

Notre monde n’est qu’un furtif arrangement de particules élémentaires, et « la croyance, fondement naturel de la démocratie, d’une détermination libre et raisonnée des actions humaines, et en particulier d’une détermination libre et raisonnée des choix politiques individuels, était probablement le résultat d’une confusion entre liberté et imprévisibilité. »¹²⁹

L’écrivain prône-t-il que la physique des particules peut aider à comprendre le monde et la situation de l’homme ? On peut avoir l’impression que c’est ainsi : « Cependant, Michel en était convaincu, la constitution d’attracteurs à travers le réseau évolutif des neurones et

¹²⁷ Modèle universellement admis et vérifié par l’expérience.

¹²⁸ M. Houellebecq, *H.P. Lovecraft, op. cit.*, p. 17-18. sjekke !!!

¹²⁹ *Particules*, p. 281.

des synapses était la clef de l'explication des opinions et des actions humaines. »¹³⁰ Il y a aussi allusion entre la physique des particules et la religion. Quand Michel participe à la cérémonie religieuse du mariage de Bruno, il rapproche l'énoncé du pasteur « les deux deviendront une seule chair » de « les expériences d'Aspect et le paradoxe EPR : lorsque deux particules ont été réunies, elles forment dès lors un tout inséparable. »¹³¹

Les particules élémentaires sont enfermées dans un court-circuit à l'intérieur de l'atome, justement comme l'homme est enfermé dans le court-circuit de son monde capitaliste et libéral, est, sur une échelle plus grande ; dans le court-circuit de la vie même, qui ne mène qu'à la mort, une fois qu'on est né.

Alors une question qui se pose : à quoi bon ? À quoi bon la vie, à quoi bon l'existence humaine, si notre monde n'est qu'une figure de transition vers le chaos ? Nous reviendrons sur ce point dans la conclusion.

¹³⁰ *Particules*, p. 282.

¹³¹ *Particules*, p. 215.

4. LITTÉRATURE À VIF OU NIHILISME LITTÉRAIRE ?

4.1 Une époque narcissique

Nous vivons dans une époque narcissique. Fait incontestable, attesté déjà par Christopher Lasch dans son œuvre *La Culture du narcissisme*¹³². Cette tendance narcissique n'a cessé d'augmenter, à en croire par exemple Gilles Lipovetsky et Jean Baudrillard, ainsi que des œuvres nombreuses sur ce thème.

Dans *L'ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain*¹³³, le philosophe français Gilles Lipovetsky trace et explique le développement des sociétés occidentales pendant les dernières décennies, après la libération individuelle, féminine et sexuelle, et l'évolution de la société de consommation, aboutissant à une société sous le signe du narcissisme.

Qu'on ne s'y trompe pas, cette inflation d'analyses et de communications, cette prolifération de groupes de discussions ne mettront pas fin à l'isolation de la séduction. Il en va du féminisme comme du psychanalyse : plus ça interprète, plus les énergies refluent vers le Moi, l'inspectent et l'investissent de toutes parts ; plus ça analyse, plus l'intériorisation et la subjectivisation de l'individu gagnent en profondeur ; plus il y a de l'Inconscient et d'interprétation, plus l'autoséduction s'intensifie. Machine narcissique incomparable, l'interprétation analytique est un agent de personnalisation par le désir et du même coup un agent de désocialisation, d'atomisation systématique et interminable au même titre que tous les agencements de la séduction. Sous l'égide de l'Inconscient et du Refoulement, chacun est renvoyé à lui-même dans son réduit libidinal, en quête de sa propre image démythifiée, privé même dans les derniers avatars lacaniens de l'autorité et de la vérité d'analyste. Silence, mort de l'analyste, nous sommes tous analysants, simultanément interprétés et interprétants dans une circularité sans porte ni fenêtre. Don Juan est bien mort ; une nouvelle figure, beaucoup plus inquiétant, s'est levée, Narcisse, subjugué par lui-même dans sa capsule de verre.¹³⁴

Le narcissisme dont parle Lipovetsky, ce n'est pas seulement le narcissisme individuel, mais aussi un narcissisme collectif. L'individu ne cherche pas à être tout seul, mais de se rassembler avec d'autres individus ayant les mêmes intérêts, cherchant les mêmes buts. L'individu a un besoin de se retrouver entre gens qui s'intéresse aux mêmes choses que lui,

¹³² Publié déjà en 1979.

¹³³ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 2005 [1983/1993].

¹³⁴ *Ibid.*, pp. 47-48.

de se regrouper, pour mieux s'exprimer, pour confirmer son identité, pour affirmer le moi. Lipovetsky montre comment le point focal des individus s'est déplacé du collectif à l'individuel, de la politique à la sphère privée ; « Le narcissisme ne trouve son sens véritable qu'à une échelle historique ; pour l'essentiel il coïncide avec le processus tendanciel conduisant les individus à réduire la charge émotionnelle investie sur l'espace public ou les sphères transcendantes et corrélativement à accroître les priorités de la sphère privée. »¹³⁵ Quand chaque individu s'enferme dans son monde à part, son monde clos, quand les gens investissent de moins en moins sur le plan collectif, la société comme construction fondatrice et sécurisante est contrainte de s'effondrer, et dans la nouvelle réalité qui suit cet effondrement ne restera plus la possibilité d'épanouissement de l'individu ; si l'on prenait l'œuvre de Houellebecq à la lettre, l'existence de l'être humain y sera même impossible. Notre société narcissique est par conséquent une société condamnée à s'anéantir.

Lipovetsky met l'accent sur ce qu'il nomme le procès de personnalisation, un procès qui nous arrache à l'ordre « disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel » ayant prévalu jusque dans les années cinquante : « Rupture avec la phase inaugurale des sociétés modernes, démocratiques-disciplinaires, universalistes-rigoristes, idéologiques-coercitives, tel et le sens du procès de personnalisation dont on voit combien il est réducteur de l'assimiler à une stratégie de rechange du capital fût-elle à visage humain. »¹³⁶ Houellebecq confirme ce rechange du capital à plusieurs reprises, je me contente d'en citer une ici : « C'est pénible, à la fin, d'être considérée comme du bétail interchangeable - même si je passais pour une belle pièce, parce que j'étais esthétiquement irréprochable, et qu'ils étaient fiers de m'emmener au restaurant. »¹³⁷ C'est Annabelle qui parle ici, à Michel, exprimant l'inutilité de la beauté esthétique et superficielle, qui n'a en aucune façon contribué à son bonheur. La notion de « bétail interchangeable » parle de soi¹³⁸.

Dans une société ainsi basée sur le rechange du capital, l'accomplissement personnel devient une valeur fondamentale et toute-puissante, qui entraîne le droit illimité de l'individu de chercher soi-même, d'être soi-même, à tout prix, dans le but d'augmenter sa valeur dans le marché. L'effet de ce processus sur l'individu lui-même, c'est un *aggiornamento* narcissique, le narcissisme étant le symbole du passage de l'individualisme

¹³⁵ *Ibid.*, p. 11.

¹³⁶ *Ibid.*, pp. 10-11.

¹³⁷ Michel Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 290.

¹³⁸ « Bétail interchangeable » renvoie encore une fois à la boucherie, au marché de viande.

« limité » à l'individualisme « total ». Malheureusement, les possibilités supposées infinies de l'épanouissement individuel deviennent plutôt un impératif qu'une possibilité: le bonheur est là, juste devant vous, si vous n'arrivez pas à le saisir, c'est votre faute à vous. Leur échec devient encore plus clair pour ceux qui n'arrivent pas à saisir ce bonheur, un bonheur possible et réalisable pour tous, à en croire la mentalité dominante chez l'homme moderne.

Ce narcissisme « total », existe-t-il dans *Les Particules élémentaires* ? Sans doute, surtout manifesté chez Bruno. Bruno est perdu dans cette quête de soi, cette psychologisation, ce désir d'expression, d'affirmation et d'épanouissement de soi. Or, Bruno souffre, il n'arrive guère à *être* ce moi qu'il se croit être, ce *moi* n'est pas réalisable, en tout cas pas si facilement qu'il le croit. Bruno n'arrive pas à lier son existence réelle à l'image qu'il a de lui-même ; il va terminer sa vie internée dans un hôpital psychiatrique. Au lieu de l'interner, il aurait fallu le réconcilier avec sa vie telle qu'elle est, or cela se trouve être un problème fondamental pour tout être humain.

Le narcissisme imprègne tous les domaines de la société, celle de la littérature aussi. Bardolle pose la question « à quoi sert la littérature ? ». D'après lui, « la plupart du temps, on s'emmerde, assommée par l'insignifiance des textes. »¹³⁹ Cette insignifiance, il la relate à l'insignifiance des vies des écrivains contemporains¹⁴⁰. L'individu moderne n'a rien d'intéressant à raconter. Il vit dans un monde de confort incroyable, il ne lui arrive rien de grave. S'il y a des tragédies, elles sont intimes : un cancer, un sida. Narcissisme là aussi : ces tragédies intimes mènent à des histoires intérieures, narcissiques, banales ; des histoires que nous lisons, d'ailleurs sans enthousiasme, et par lesquelles nous ne sommes pas passionnés : « La vie moderne, mécanisée, obsédée par le divertissement, les images télévisées, les vacances, manque assurément de lyrisme. »¹⁴¹

¹³⁹ O. Bardolle, *op. cit.*, p. 8.

¹⁴⁰ Cf. *supra*.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 8.

4.2 Le nihilisme et le vide

Comment définir le terme de nihilisme ? Est-il possible d'en donner une bonne définition ? Il me paraît qu'il y a autant de « nihilismes » que de nihilistes, ce terme vaste ayant été annexé par des champs divers. Le nihilisme peut être compris et défini de manières différentes. On pourrait tracer son commencement jusqu'aux philosophes grecs, ou chez des mystiques religieux, ou encore chez des écrivains russes comme Tourgueniev et Dostoïevski ou chez le philosophe allemand Friedrich Nietzsche. Evidemment, ces nihilismes sont divers, dans leurs bases théoriques comme dans leurs expressions pratiques. Vladimir Biaggi¹⁴² nous donne des points éclairants là-dessus :

Le XIXe siècle fit de ce concept un usage déconcertant, inscrit dans une série de malentendus ; mais ce n'est pas par hasard si romanciers russes, philosophes allemands et essayistes français semblent découvrir avec le nihilisme le mot qui serre de plus près les illusions perdues, la douleur d'exister, le néant de toute vie, la tentation de la mort. Le terme s'installe alors dans une dimension polémique, il permet de désigner avec une remarquable imprécision la mélancolie, le pessimisme et, de façon plus générale, toute conception tant soit peu tragique ou décadente de la vie¹⁴³.

Si la notion de nihilisme désigne « toute conception tant soit peu tragique ou décadente de la vie », *Les Particules élémentaires* expriment la même conception tragique et décadente. Le roman décrit la chute d'une société pourrie, où les relations humaines n'existent plus que dans une mesure inauthentique, où les personnages souffrent de la douleur d'exister. Les illusions perdues y sont vivement présentes. La tentation de la mort y a trouvé sa place ; le suicide d'Annick, de Christiane et d'Annabelle en sont la preuve. Les personnages dans ce roman attestent clairement la sensation du néant de la vie, par exemple Annabelle exprime une telle attitude quand elle dit « Il y a les tranquillisants, il y a les somnifères ; ça ne suffit pas tout à fait. En réalité, je voudrais que la vie passe très vite. »¹⁴⁴

Cette conception tragique et décadente s'approche aussi du mal du siècle, d'après Biaggi : « Le mal du siècle, qui fut aussi celui de Werther, de René ou de Rolla, atteint son paroxysme lorsque Paul Bourget en précise les symptômes : « une mortelle fatigue de

¹⁴² Vladimir Biaggi, *Le nihilisme*, Paris, GF Flammarion, 1998.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴⁴ M. Houellebecq, *Les Particules élémentaires*, *op. cit.*, p. 291.

vivre, une morne perception de la vanité de tout effort » (*Essais de psychologie contemporaine*, p. XXIII). »¹⁴⁵ Ce mal du siècle est présente chez Houellebecq. Ses personnages souffrent d'une mortelle fatigue de vivre. Cette fatigue de vivre, est-elle enracinée dans le fait qu'ils sont avides d'exprimer l'énergie de ses passions et de ses rêves, ou, plus précisément, avides des canaux où une telle exprimage serait possible ?

Cette fatigue de vivre se manifeste le plus clairement chez Michel. Pendant une longue période, il ne sort pas de son appartement, il reste au lit, il ne mange plus, il ne communique avec personne. Cependant je dirais que sa fatigue n'est pas enracinée uniquement dans une fatigue de vivre en général, mais aussi dans une fatigue de ne pas être capable d'entrer dans la vie « comme il faut ». Michel vit à côté de la vie, dans un sens il mène une existence marginalisée. Et pourtant il vit dans le noyau même de la vie, à travers ses travaux de recherche ; ils arrivent à créer une nouvelle espèce vivante. Paradoxalement arrive-t-il à créer de la vie, mais il n'arrive pas à saisir sa propre vie. Peut-être n'aurait-il jamais pu accéder à ces niveaux dans sa recherche s'il était au milieu de sa propre vie. Il y a comme un vide qui l'entoure : « Il traversait les émotions humaines, parfois il en serait très proche ; d'autres connaîtraient le bonheur, ou le désespoir ; rien de tout cela ne pourrait jamais exactement le concerner ni l'atteindre [...] Il se sentait séparé du monde par quelques centimètres du vide, formant autour de lui comme une carapace ou une armure. »¹⁴⁶ Plus loin, dans une conversation avec Bruno, celui-ci affirme son statut un peu à part des hommes. « Tu n'es pas humain, dit doucement Bruno en levant ses yeux sur lui. Je l'ai senti dès le début. »¹⁴⁷

Est-il impossible de définir le nihilisme ?

Mais par-delà l'écume des mots, la force des mythes et la séduction des images, le nihilisme est-il un idéal, un concept régulateur de l'action ou une notion si vague et si romanesque que l'on n'en perçoit jamais que les symptômes dans les formes les plus diverses de l'athéisme, de l'anarchisme ou du pessimisme, diagnostiquées comme signes de santé ou marques de maladie ?¹⁴⁸

Le nihilisme est difficile de saisir dans sa vérité, cela est évident. Le nihilisme : l'absolu refus, volonté d'effacer ce qui fut, de nier ce qui est, de considérer que le monde est

¹⁴⁵ V. Biaggi, *op. cit.*, p. 11.

¹⁴⁶ M. Houellebecq, *Particules*, p. 109.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 225.

¹⁴⁸ V. Biaggi, *op. cit.*, p. 13.

suffisamment vieux pour ne pas prolonger inutilement son agonie. Le mot nihilisme provient du mot *nihil* (rien en latin). Qu'est-ce que c'est, ce rien ? Expression de la décadence du monde occidental, conséquence d'un romantisme qui s'abîme dans la désolation des illusions perdues ? Rien de nouveau chez Houellebecq alors, ne serait-ce que dans sa violente expression, son style plat. Intéressant d'ailleurs, à ce propos, de faire une petite remarque sur le titre de son troisième roman ; *Plateforme*. Qui, en sens inverse, donne « forme plate ».

Il est intéressant de voir la description que donne Biaggi de Netchaïev¹⁴⁹, une figure révolutionnaire et nihiliste dans *Les Possédés* de Dostoïevski. Chez lui, le nihilisme s'accomplit dans un terrorisme rationalisé et militarisé, son objectif est l'extermination de toutes les couches de la société, à l'exception des révolutionnaires chargés de rebâtir le nouvel Eden. Ressemblance très claire avec l'histoire des *Particules élémentaires* ; seuls les clones y survivent, dans une sorte de Paradis terrestre, où règne la lumière, la joie, la paix.

En traitant le nihilisme, il me paraît utile d'aborder la notion « transesthétique » de Baudrillard, comme il l'évoque dans le chapitre du même nom, dans *La Transparence du Mal* :

Vertige éclectique des formes, vertige éclectique des plaisirs : c'était déjà la figure du baroque. Mais, dans le baroque, le vertige de l'artifice est aussi un vertige charnel. Comme les baroques, nous sommes des créateurs effrénés d'images, mais secrètement nous sommes des iconoclastes. Non pas de ceux qui détruisent les images, mais de ceux qui fabriquent une profusion d'images où il n'y a rien à voir. La plupart des images contemporaines, vidéo, peinture, arts plastiques, audiovisuel, images de synthèse sont littéralement des images où il n'y a rien à voir, des images sans traces, sans ombre, sans conséquences. Tout ce qu'on pressent, c'est que derrière chacune d'elles quelque chose a disparu. Et elles ne sont que cela : la trace de quelque chose qui a disparu. Ce qui nous fascine dans un tableau monochrome, c'est l'absence merveilleuse de toute forme. C'est l'effacement - sous forme d'art encore - de toute syntaxe esthétique, de même que ce qui nous fascine dans le transsexuel, c'est l'effacement - sous forme de spectacle encore - de la différence sexuelle. Ces images ne cachent rien, ils ne révèlent rien, elles ont une intensité négative en quelque sorte.¹⁵⁰

Cette conception de l'art que prononce Baudrillard pourrait s'appliquer à l'œuvre de Houellebecq. Dans *Les Particules élémentaires*, il y a vertige éclectique des plaisirs. Or, ces plaisirs, ce ne sont que des simulacres, le plaisir sexuel, par exemple, substitut de

¹⁴⁹ Cf. *ibid.*, pp. 15-16.

¹⁵⁰ J. Baudrillard, *op. cit.*, p. 25.

l'amour et de la compassion que Bruno ne cesse de chercher. Il est tentant de voir cette recherche comme une simple évidence de la théorie de Freud : l'homme, une fois repoussé de l'amour maternel, ne cesse de rechercher un substitut de cet amour, chez d'autres femmes. Or, cet amour, il ne la retrouvera jamais. Bruno est condamné à vivre cette recherche continuellement ; il n'a jamais connu, ni vécu, cet amour maternel auprès de sa mère : « La mère acquiert une importance unique, incomparable, inaltérable et permanente et devient pour les deux sexes l'objet du premier et du plus puissant des amours, prototype de toutes les relations amoureuses ultérieures. »¹⁵¹

Dans sa relation avec Christiane, Bruno aurait pu vivre cet amour tant recherché depuis que sa mère l'a abandonné. Mais il n'a pas osé s'abandonner à cet amour de façon définitive. Christiane a un problème de dos, et suite d'une aggravation de ce problème elle est définitivement paralysée des jambes. Bruno va la chercher à sa sortie de l'hôpital :

«Maintenant, dit-il, tu peux venir t'installer chez moi. À Paris. » Elle leva son visage vers lui, le regarda dans les yeux ; il ne parvint à soutenir son regard. « Tu es sûr ? demanda-t-elle doucement, tu es sûr que c'est ce que tu veux ? » Il ne répondit pas ; du moins, il tarda à répondre. Après trente secondes de silence, elle ajouta : « Tu n'es pas forcé. Il te reste un peu de temps à vivre ; tu n'es pas forcé de le passer à t'occuper d'une invalide. »¹⁵²

Bruno hésita un peu trop longtemps. La suite : Christiane se rend chez soi, et peu de temps après, elle se suicide. La possibilité d'amour meurt avec elle.

D'après Baudrillard, nous sommes secrètement des iconoclastes qui fabriquent des images où « il n'y a rien à voir ». N'y a-t-il rien à voir dans l'œuvre de Houellebecq ? On ne pourrait pas se tromper d'avantage. Son œuvre laisse une trace, la trace de quelque chose qui a disparu. Ce qui fascine dans *Les Particules élémentaires*, c'est l'absence. Ce qui choque, c'est l'absence. L'absence d'une société d'autrefois, et avant tout l'absence d'un monde viable.

Regardons de plus près la notion d'absence. L'art porte par définition sur l'absence, sur un vide. Cela est bien évident quand il s'agit de la photographie : l'objet ou la situation présents sur la photographie ont été capturés dans un certain lieu, un certain temps, un certain jour - la photographie suit ainsi par sa propre définition la doctrine classique. Ce fait est moins évident quand il s'agit de l'œuvre d'art écrit. Essayons quand-même de

¹⁵¹ Sigmund Freud (*Abrégé de psychanalyse*, Paris, PUF, 1950 [1938], p. 59) cité par Hélène Parat, *Sein de femme, sein de mère*, Paris, PUF, 2006, p. 22.

¹⁵² M. Houellebecq, *Particules*, p. 308.

rapprocher cette idée à la lecture des *Particules élémentaires*. Ce livre touche d'avantage aux sujets qui n'y sont pas décrits, qui n'y sont pas présents, qu'aux sujets qui y sont réellement traités. *Les Particules élémentaires*, document défaitiste sur la société contemporaine, ou roman nostalgique d'un temps perdu ? Absence d'amour et de compassion, absence d'équilibre, absence de respect mutuel entre les individus, entre les individus et le monde qui les entourent.

Le nihilisme est aussi l'idéologie d'un parti libertaire, niant les valeurs imposées, par exemple par la société. Dans ce sens Houellebecq n'exprime point une attitude nihiliste à travers son œuvre. Au contraire, on trouve chez lui une recherche perpétuelle des valeurs traditionnelles, valeurs qui nous étaient jadis imposées par la société et par nous concitoyens. Houellebecq détruit littéralement notre société dans ses livres, les humains cèdent leur place aux clones, et avec eux, une toute autre façon d'organiser la société et la vie.

Il me semble que les nihilistes ne préfèrent pas le néant à ce monde ; ils préfèrent *l'essentiel*. Chercher l'essentiel, cela amène droit à la vitalité. Il y a un aspect vital dans cette recherche de l'essentiel : l'essentiel, le sens de la vie, les principes fondateurs. *Les Particules élémentaires* cherchent à trouver ce même essentiel, la possibilité de cet essentiel, dans la vie.

4.3 La littérature à vif

Au commencement était l'émotion. Alors, la littérature, si elle veut vraiment contribuer à quoi que ce soit, elle doit être capable d'atteindre l'émotion du lecteur. *Les Particules élémentaires* arrivent à émouvoir le lecteur. Houellebecq est dans la vie, il est dans l'émotion, soit par la mort, soit par l'amour, mais il est là, dans un présent émotif : c'est de la vitalité.

La vitalité s'oppose au nihilisme - ou existe-t-il un lien possible entre ces deux notions apparemment si distinctes ? La vitalité, qui est la tentation de la vie, contrarie-t-elle le nihilisme, qui est la tentation de la mort ? Comme nous allons voir, cette contradiction n'est pas si évident.

Si, jusqu'alors, le nihilisme demeure un projet politique, une mystique ou une aventure spirituelle, orientée par la passion du néant, qui conduit la pensée tout au bout de la nuit, avec Nietzsche il devient un processus historique propre à l'Occident, signe tout à la fois d'une décadence morbide et d'une singulière prophétie [...] Nietzsche, lui, porte sur le nihilisme un jugement ambivalent : il peut être force de destruction, née de l'amertume et de la déception, mais aussi énergie motrice, puissance de création.¹⁵³

Dans cette énergie motrice, dans cette puissance de création, réside la vitalité. Dans *Les Particules élémentaires* il n'y a aucun espoir concernant la future de l'humanité. Cependant il y a une énergie, une puissance, une vitalité. Cette vitalité surgit des pages, elle transcende la lassitude, le laid et le mal de siècle que décrit Houellebecq.

Existe-t-il un rapport entre la vitalité qu'exprime l'œuvre de Houellebecq et son style ? Pour éclaircir les aspects du style de Houellebecq, je lui laisse la place. Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur exprime des réflexions précises sur son propre style romanesque, un style qui se rapproche nettement à ce de Houellebecq :

Mon propos n'est pas de vous enchanter par de subtiles notations psychologiques. Je n'ambitionne pas de vous arracher des applaudissements par ma finesse et mon humour. Il est des écrivains qui font servir leur talent à la description délicate de différents états d'âme, traits de caractère, etc. On ne me comptera pas parmi ceux-là. Toute cette accumulation de détails réalistes, censés de camper des personnages nettement différenciés, m'es toujours apparue, je m'excuse de le dire, comme pure foutaise [...].

Pour atteindre le but, autrement philosophique, que je me propose, il me faudra au contraire élaguer. Simplifier. Détruire par une foule de détails. J'y serai d'ailleurs aidé par le simple jeu du mouvement historique. Sous nos yeux, le monde s'uniformise ; les moyens de télécommunication progressent ; l'intérieur des appartements s'enrichit de nouveaux équipements. Les relations humaines deviennent progressivement impossibles, ce qui réduit d'autant la quantité d'anecdotes dont se compose une vie. Et peu à peu le visage de la mort apparaît, dans toute sa splendeur. Le troisième millénaire s'annonce bien.¹⁵⁴

Ces dernières lignes sont comme une description des *Particules élémentaires*. En fait, *Les Particules élémentaires* sont comme une toile élargie et plus profondément développée de son prédécesseur *Extension du domaine de la lutte*.

Comme nous l'avons déjà remarqué, Houellebecq s'approche de Balzac à travers les descriptions des mœurs de son temps. Cet rapprochement se manifeste aussi dans leur choix de personnages romanesques :

¹⁵³ V. Biaggi, *op. cit.*, p. 28.

¹⁵⁴ M. Houellebecq, *Extension*, p. 16.

Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; moi je le prends tel qu'il est [...] J'aime aussi les être exceptionnels ; j'en suis un. Il m'en faut d'ailleurs, pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je m'intéressent plus qu'il vous intéresse. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques.¹⁵⁵

Comme Balzac dans *La Comédie humaine*, Houellebecq a choisi comme personnages des *Particules élémentaires* des êtres vulgaires, et il les expose à la façon qu'indique Balzac. Ce n'est point étonnant que Houellebecq a choqué tout un monde littéraire avec ses personnages triviaux et leurs vies pareilles, et son style houellebecqien. Sur quoi repose ce style ? Le narrateur de *l'Extension du domaine de la lutte* affirme que son style romanesque naît des faits racontés, c'est les sujets même qui créent son style plat :

Cet effacement progressif des relations humaines n'est pas sans poser certains problèmes au roman. Comment en effet entreprendrait-on la narration de ces passions fougueuses, s'étalant sur plusieurs années, faisant parfois sentir leurs effets sur plusieurs générations ? Nous sommes loin des *Hauts de Hurlevent*, c'est le moins qu'on puisse dire. La forme romanesque n'est pas conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant ; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morne.¹⁵⁶

Houellebecq confirme que pour peindre l'indifférence et le néant de notre temps, ainsi que le réel qui nous entoure, il faut un autre style. On ne peut plus écrire des romans tels qu'ils ont été écrits pendant les derniers siècles. Bardolle affirme également la nécessité d'un style nouveau et différent :

Cette grande littérature française classique à vocation universelle, tissée de belles phrases bien filées, n'a tout simplement plus raison d'être. Elle n'est plus adaptée pour décrire le réel, le réel vécu, le réel éprouvé [...] Il ne s'agit pas d'écrire pour distraire, pour plaire aux dames, pour s'acquérir du prestige à bon compte [...] Il faut écrire pour dire la vie, la vie vraie, la vie vécue, et la faire ressentir comme telle par le lecteur. Et pour atteindre cela, pour atteindre le « rendu émotif » cher à Céline, il faut un style, pas un style parmi d'autres, non, le seul style qui s'impose naturellement, de l'intérieur de l'être, pour servir de miroir de l'époque.¹⁵⁷

¹⁵⁵ H. de Balzac, dans une lettre à George Sand, George Sand, *Œuvres autobiographiques*, t. II pp.161-162, Le Bulletin de Liaison de l'Association « Des Amis de George Sand », no. 2, 1978.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 42.

¹⁵⁷ O. Bardolle, *op. cit.*, pp. 56-57.

Le style de Houellebecq se développe avec le monde qui l'entoure, avec sa réalité discontinue.

D'après Muray, tout est discontinuité dans ce roman. Il y a discontinuité sur tous les niveaux, même « jusque dans le style, dans cette juxtaposition presque systématique de propositions étrangères les unes aux autres, juxtaposition où on a cru avec stupidité voir les indices d'une esthétique « postmoderniste », alors qu'elle se calque tout simplement sur cette discontinuité constatée à laquelle la réalité est maintenant en proie. »¹⁵⁸

À travers sa vie, et surtout dans sa période qui suit son départ de l'unité de recherche, Michel réfléchit sur l'humanité, mais cette réflexion est condamnée a priori à aboutir dans une discontinuité, qui contribue pourtant à développer les fondements de sa recherche ultérieure : « Pendant plusieurs jours, il contempla le radiateur situé à gauche de son lit. En saison les cannelures se remplissaient d'eau chaude, c'était un mécanisme utile et ingénieux ; mais combien de temps la société occidentale pourrait-elle subsister sans une religion quelconque ? ».

La discontinuité s'attache aussi à l'inauthenticité que rencontre les personnages de Houellebecq. Dans ce monde sans repères, il leur reste peu de possibilités d'exprimer leur amour, sans faire appel aux analogies les plus absurdes. Comme dans cette citation, qui raconte la relation de Michel et Annabelle : « De retour à Paris ils connurent des instants joyeux, analogues aux publicités de parfum (dévaler ensemble des escaliers de Montmartre ; ou s'immobiliser, enlacés, sur le pont des Arts, subitement illuminés par les projecteurs des bateaux-mouches qui effectuent leur demi-tour). »¹⁵⁹ Décrire une relation amoureuse à l'aide des publicités de parfum ? Oui, car dans ce monde qui souffre d'un appauvrissement du langage symbolique, surtout après la chute de la religion et autres repères collectifs qui nous donnaient un langage symbolique commun, les publicités contribuent à remplir ce vide symbolique. Les publicités sont devenues un langage symbolique collectif, et à travers les symboles et le symbolique de ce langage, on peut exprimer quoi que ce soit à l'homme moderne.

Il nous reste une question à poser : à quoi sert la littérature aujourd'hui ? Et plus particulièrement, à quoi sert la littérature houellebecquienne ? Bardolle a posé la même question, sa réponse est que « seuls les « cas » nous intéressent, en ce que leur puissance

¹⁵⁸ Philippe Muray, « Et, en tout, apercevoir la fin... », dans *L'Atelier du roman*, no. 18, juin 1999, pp. 23-32, p. 25.

¹⁵⁹ M. Houellebecq, *Particules*, p. 296.

créatrice est telle qu'il se pourrait qu'ils servent à quelque chose, et pas seulement à divertir. »¹⁶⁰ Dans ce sens Houellebecq est sûrement un cas littéraire :

On reconnaît aussi les cas littéraires à ce phénomène parfaitement identifié par Dominique Noguez à propos de Houellebecq : la « rage de ne pas lire », la condamnation, et même la damnation *à priori*. Comme si la masse des lecteurs, habituée à sa littérature tranquillement confortable, avait flairé le danger, le danger révolutionnaire d'un livre dont on peut dire que, après l'avoir lu, les autres deviennent illisibles et que, par conséquent, il fallait absolument, avec rage, s'abstenir de le lire, ne serait-ce que la première page. Eh oui ! Ces créateurs détiennent un tel pouvoir que lorsqu'ils vous « prennent la tête », ils ne la lâchent plus. De ce point de vue, il y a effectivement un cas Houellebecq.¹⁶¹

Je n'affirme point qu'après avoir lu Houellebecq les autres écrivains me sont devenus illisibles, mais c'est vrai qu'on souhaite lire une littérature qui engage dans la suite, au lieu d'une littérature qui divertit. La force de Houellebecq réside dans son honnêteté ; en le lisant, on a l'impression qu'il est dans ce qu'il écrit, qu'il met sa peau sur la table, qu'il est à vif parmi les lignes. La littérature houellebecquienne n'est pas de simulacre, pas de divertissement, elle n'est que du vrai. Comme le dit Bardolle : « lui seul aujourd'hui prend son lecteur et ne le lâche plus, sans rien lui épargner de la débâcle d'une modernité exténuée. Lui seul reflète l'époque avec la même justesse que Proust et Céline en leur temps, jusqu'à l'incarner. »¹⁶²

Pour en conclure sur cette littérature à vif, qui est aussi celle de Houellebecq, je laisse la parole à Buvik : « La littérature n'a jamais eu pour mission de dire la seule vérité possible, ni de créer l'unanimité. Mais elle a toujours eu l'ambition de nous faire réagir, émotionnellement, moralement et mentalement.¹⁶³ » Comme l'affirme Buvik, *Les Particules élémentaires* est un roman fidèle à cette ambition.

¹⁶⁰ O. Bardolle, *op. cit.*, p. 25-26.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 26.

¹⁶² Bardolle, p. 47.

¹⁶³ P. Buvik, *op. cit.*, p. 86.

5. HOUELLEBECQ, CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ

« L'écrivain qui ne sait pas se résoudre à essuyer le feu de la critique ne doit plus se mettre à écrire qu'un voyageur ne doit se mettre en route en comptant sur un ciel toujours serein. »

Honoré de Balzac¹⁶⁴

Houellebecq a subi le feu de la critique plus qu'une fois. Et c'est à Houellebecq personnellement qu'ils se sont attaqués, ces critiques, oubliant que c'est son œuvre artistique qui est, ou devrait être, l'élément provocateur par excellence. Daniel Bermond, journaliste dans *Lire*, précise qu'on confond l'artiste et son œuvre : « Trop souvent, « l'affaire Houellebecq » a pris le pas sur les critiques légitimes que l'on peut adresser au livre en ne retenant que les déclarations auxquelles s'était laissé aller l'écrivain dans les médias. Ainsi a-t-on reproché au romancier ce qui n'était pas dans son roman. »¹⁶⁵ La même opinion a été exprimée par Buvik¹⁶⁶, qui affirme que *Les Particules élémentaires* ne sont pas lues selon les lois de la fiction, qui impliquent des distinctions très nettes entre les niveaux différents du texte: distinction entre écrivain et narrateur, distinction entre écrivain et personnage. Or il se trouve que ces distinctions ne sont pas faciles à maintenir, à juger des réactions qu'ont rencontré Houellebecq.

Houellebecq est souvent appelé l'écrivain-sociologue de notre temps. Ce fait le rapproche de Balzac, qui tentait de décrire la société française de son temps à travers les mœurs. Houellebecq décrit la nôtre de la même façon.

D'après Balzac, les écrivains qui ont un but, sont obligés à vivre avec des affrontements que peuvent causer les critiques:

¹⁶⁴ H. de Balzac, *op. cit.*, p. 10.

¹⁶⁵ Daniel Bermond, « L'affaire Houellebecq », dans *Label France*, no 35, 04/1999 : http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html, consulté le 24.mars 2007.

¹⁶⁶ Cf. *supra*.

Les écrivains qui ont un but, fût-ce un retour aux principes qui se trouvent dans le passé par cela même qu'ils sont éternels, doivent toujours déblayer le terrain. Or, quiconque apporte sa pierre dans le domaine des idées, quiconque signale un abus, quiconque marque d'un signe le mauvais pour être retranché, celui-là passe toujours pour être immoral. Le reproche d'immoralité, qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux, est d'ailleurs le dernier qui reste à faire quand on n'a plus rien à dire à un poète.¹⁶⁷

Les reproches à Houellebecq, ont-ils été faits faute d'autre chose à dire sur son œuvre? Évidemment il est plus facile d'accuser quelqu'un d'immoralisme que de lire et étudier ses livres profondément, et par-là découvrir la légitimité de ce qu'on postulait avant comme immoral. Si l'on y ajoute la « rage de ne pas lire » dont parle Noguez¹⁶⁸, ces reproches perdent leur signification. Les critiques ont peur de la véracité de ce que racontent les livres de Houellebecq, ils ont peur d'y trouver un raisonnement quelconque. À mon avis Houellebecq ne fait que montrer la société dans laquelle nous vivons, sous toutes ces facettes, sans juger les faits qu'il raconte. Il fait son choix d'exemples, sûrement, mais un écrivain qui écrit sur le monde qui l'entoure ne peut pas se priver de traiter le mal de même qu'il traite le bien : « En copiant toute la Société, la saisissant dans l'immensité de ses agitations, il arrive, il devait arriver que telle composition offrait plus de mal que de bien, que telle partie de la fresque représentait un groupe coupable, et la critique de crier à l'immoralité, sans faire observer la moralité de telle autre partie destinée à former un contraste parfait. »¹⁶⁹ Y trouverons-nous cette « autre partie destinée à former un contraste parfait » dans *Les Particules élémentaires*? Absolument, mais c'est sous la forme d'absence que se manifeste cette autre partie.

Notre intention dans ce chapitre est de regarder de plus près le potentiel critique des *Particules élémentaires*, et de voir s'il est encore possible aujourd'hui, à l'Occident, d'écrire de la littérature politique.

¹⁶⁷ H. de Balzac, *op. cit.*, p. 10.

¹⁶⁸ D. Noguez, *op. cit.*, pp. 73-86.

¹⁶⁹ H. de Balzac, *loc.cit.*.

5.1 Littérature et réalité

La littérature a toujours eu des liens étroits avec la réalité, avec le monde qui l'entoure. Or, nous l'avons déjà dit, on peut avoir l'impression que la littérature contemporaine s'est trop détournée du monde extérieur, avec ses œuvres souvent méta-littéraires, auto-réflexives et formalistes. Elle ne remplit plus sa fonction classique de description et d'interprétation du monde. Elle ne nous apprend rien sur la condition humaine, ne nous aide plus à vivre. Cependant, « aucun roman n'est coupé du monde. Parce que le monde, c'est plus fort que toi [...] le réel est toujours devant, derrière, de tous les côtés. »¹⁷⁰ Sans contradiction *Les Particules élémentaires* représentent un roman rempli de ce réel, un roman attaché à la réalité.

Revenons à Balzac. Quand Balzac dit à propos des *Scènes de la vie parisienne* qu'elles « offrent le tableau des goûts, des vices et de toutes les choses effrénées qu'excitent les mœurs particulières aux capitales où se rencontrent à la fois l'extrême bien et l'extrême mal »¹⁷¹, ces mots s'appliqueraient aussi bien aux *Particules élémentaires*. Les mœurs de notre temps, n'est-ce pas cela que nous montre Houellebecq ? Si le réel nous entoure de tous les côtés, c'est dans les mots, dans les gestes et dans les mœurs que le réel se trouve, et c'est à travers les mots, les gestes et les mœurs des personnages romanesques que le réel se présente aux lecteurs. Le réel se trouve dans les côtés sombres de l'existence humaine, dans des descriptions violentes d'une réalité parfois brutale ; une réalité qui n'est peut-être pas celle du lecteur, mais tout de même une réalité vécue par un grand nombre de gens.

Peut-on en conclure que *Les Particules élémentaires* soient un roman réaliste ? Bien que novateur, Houellebecq s'inscrit dans une tradition. Nous retrouvons ces descriptions crues d'une réalité souvent brutale déjà chez Zola, à travers son choix de thèmes controversés et ses descriptions. De même Houellebecq se rapproche du réalisme, surtout à travers le fait qu'il refuse toute espèce d'idéalisme mensonger, qui donne de la réalité humaine et sociale une vision stérilisée et fautive. On reproche Houellebecq de sa vulgarité et de son obscénité, comme on le faisait à Flaubert et à Baudelaire, et comme ceux derniers Houellebecq a enduré des procès. Mais si les réalistes du XIX^e siècle prétendent à peindre

¹⁷⁰ Joy Sorman, Débat, *Magazine littéraire* no. 461, février 2007, p. 22.

¹⁷¹ H. de Balzac, *op. cit.*, p. 14.

objectivement leur monde, Houellebecq peint le sien à travers un engagement et une provocation de caractère subjective. Si la littérature houellebecquienne n'est pas une littérature réaliste, elle est certes une littérature du vrai, dotée d'une volonté de reproduire le réel. C'est une littérature qui dispose d'un engagement social, manifesté aussi clairement chez Balzac, Stendhal et George Sand comme chez Houellebecq.

D'après Karin Gundersen¹⁷², Houellebecq se place dans le genre dit le nouveau réalisme. Regardons de plus près comment cela se manifeste à travers l'incipit du roman:

"Le 1er juillet 1998 tombait un mercredi." Cette notation anodine, à quoi nous fait-elle penser ? D'abord, marquer une date précise revient à ancrer les événements qui vont suivre dans un réel quotidien. Ensuite, il s'agit d'un rappel. Rappel à quoi ? Bien sûr, et c'est une admirable effronterie de la part de Houellebecq : à deux ouvertures de roman célèbres : *La Chartreuse de Parme* (1839) et *L'Education sentimentale* (1869).¹⁷³

Dès la première ligne Houellebecq fait allusion à deux grands écrivains réalistes. Mais ensuite Houellebecq suit sa propre route :

Chez les deux romanciers réalistes du XIXe, la référence aux lieux bien réels et identifiables est marquée. Ensuite, Stendhal nomme une *entrée*, Flaubert indique un *départ*. Tout cela est bien rassurant aussi bien pour le réalisme que pour l'auto-mimétisme du texte. Le texte représente et il se représente en même temps : " Je suis une ouverture ; je suis l'entrée ou le départ d'un récit. " Et la phrase de Houellebecq ? Au lieu de l'allégresse narrative de Stendhal ou le style cérémonial un peu sournois de Flaubert, nous sommes immédiatement confrontés à une chute : " Le 1er juillet 1998 *tombait* un mercredi. " Ne me dites pas qu'il s'agit d'une simple métaphore lexicalisée, et que l'écrivain a juste voulu marquer une date. Cette chute – la date qui tombe – est au contraire lourde de sens, signifiant à la fois une distance auto-ironique aux grands prédécesseurs, et la clôture d'une époque (chute d'une civilisation pourrie, grand thème métaphysique de ce roman). Le départ se retrouve cependant dans la phrase suivante : " pot de départ " ; mais c'est un départ inversé, qui marque en l'occurrence une fin et non pas un commencement.¹⁷⁴

En même temps qu'elle place Houellebecq, ou *Les Particules élémentaires*, dans un contexte plus grand, Gundersen montre aussi bien sa nouveauté, sa volonté de prendre distance et sa volonté de rupture, plutôt que le prolongement d'une tradition, ici la tradition réaliste. Donc on pourrait caractériser l'œuvre de Houellebecq comme novateur.

¹⁷² Karin Gundersen, « Michel Houellebecq et le nouveau réalisme », dans *Romansk Forum* no.20, 2005, pp. 113-118.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 115.

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 115-116.

Cependant, il continue une tradition. Celui qui écrit doit toujours trouver sa propre voie, à travers ce qui a été et ce qui est. Malgré sa volonté de renouvellement, l'écrivain ne peut jamais fuir de façon absolue les chansons qu'il a entendues tout au long de sa vie.

5.2 Une littérature politique?

Existe-il aujourd'hui une littérature politique ? Et l'écriture fouguese de Houellebecq, pourrait-elle être lue comme une telle littérature ? D'après Nicolas Tenzer, ancien élève d'ENA et écrivain de nombreux ouvrages politiques, « la littérature à désormais toujours une signification politique ; et en même temps, comme œuvre, elle n'est jamais sous la dépendance du politique. »¹⁷⁵ Il distingue quatre genres différents de littérature politique : la littérature engagée, la littérature de témoignage, le roman à thèse et le roman de valeurs. D'après Tenzer, la littérature politique d'aujourd'hui s'attache le plus souvent au ce dernier genre, mais sans vraiment attendre le niveau de ces prédécesseurs, tels que Kafka, Musil et Bernhard :

Ces derniers reliaient un propos politique global - étranger à toute querelle partisane - une vision du monde, une réflexion anthropologique et, reconnaissons-le, une position métaphysique, souvent d'ailleurs critique du principe de la métaphysique. Se développe désormais une littérature politique apolitique, où parfois l'apolitisme constitue une politique. Le monde terrible que nous décrivait Kafka, *notre* monde, était inhospitalier, mais on distinguait « en creux » la beauté du monde à laquelle il aspirait et ce qu'il aurait pu être. Devant l'insigne médiocrité, l'abjection ou la folie des personnages de Bernhard, se dresse aussi un autre monde, de liberté, de dignité et, là aussi, de beauté. Que nous « offre » Houellebecq ? Une critique de l'ignoble, qui se délecte de la vulgarité et du vide, mais nulle ouverture sur un monde en contrepoint où l'on pourrait vivre. La littérature politique dépeignait un présent parfois monstrueux avec le regard de l'espoir : elle énonçait d'abord un projet d'émancipation, tout simplement car elle pouvait le penser et le formuler.

Rien de tout cela désormais. La littérature « politique » semble parfois affirmer que nous sommes rivés à notre monde de douleur et de déclin. Elle vitupère faute d'espérance. Elle ne parle pas de l'oppression de la beauté et de la destruction du bien, mais de l'universalité du laid.¹⁷⁶

¹⁷⁵ Nicolas Tenzer, « Une politique de la littérature », dans *La revue des Anciens Élèves de l'ENA*, no. hors-série, « Politique et littérature », décembre 2003, sur : <http://www.karimbitar.org/tenzer>, consulté le 1.février 2007.

¹⁷⁶ *Id.*

A-t-il raison, Tenzer ? Houellebecq, nous donne-t-il « nulle ouverture » ? C'est vrai que l'œuvre de Houellebecq vitupère, mais ce n'est pas vrai que son œuvre vitupère faute d'espérance. Son œuvre vitupère parce que l'écrivain a raison, il a raison dans ses critiques envers notre façon de vivre, notre façon de gérer notre société, notre façon de mener nos vies ; une façon qui détruit l'humanité de l'homme. A-t-il largement dépeint une vision apocalyptique ? Oui, évidemment, mais pas seulement cela. Il y a dans l'œuvre de Houellebecq de l'espoir. Il y a de l'espoir, si non dans le texte, il y en a dans la lecture, chez le lecteur. À mon avis, cela se manifeste clairement dans la réception de l'œuvre ; Houellebecq ne nous laisse pas indifférents. Soit on est pour Michel Houellebecq, soit on est contre. Et que le lecteur soit pour ou contre, il surgit dans le lecteur, à travers la lecture, une énergie, un engagement, et dans cet engagement réside l'espoir que crée l'écriture de Houellebecq. Ce « monde en contrepoint où l'on pourrait vivre » devait naître de cet engagement.

Houellebecq nous montre un autre monde, mais ce monde ne correspond pas à un autre monde tel que nous envisageons cet autre monde. Ce monde nouvel de Houellebecq n'est pas envisageable, ni possible et certes pas réalisable pour l'homme ; cet autre monde est concevable pour les clones. Si Houellebecq nous ne donne aucun espoir dans la direction que nous souhaitons, c'est parce qu'il pense qu'il n'y en a pas. Cependant il y a autre chose que désespérance dans *Les Particules élémentaires*, il y a une recherche constamment de bonté, de sentiments réciproques, de valeurs humaines. Cette recherche est pour moi l'attestation que l'espoir ne nous a pas totalement abandonné, ainsi que l'est la beauté qui parfois surgit du paysage autrement grisâtre que nous peint Houellebecq. Cette beauté se trouve dans les détails, dans les rapports que Michel et Bruno ont avec leurs grands-mères, dans leurs relations amoureuses avec Annabelle et Christiane. La beauté réside dans la croyance en l'amour, la recherche de l'amour et la recherche de la reconnaissance, cette recherche continue qui coule comme un fleuve à travers l'œuvre et à travers l'écriture.

À juger sur la critique il existe décidément une littérature politique : « Ces attaques ont une sorte de marque idéologique, elles plongent dans cette région ambiguë de la culture où quelque chose d'indéfectiblement politique, indépendant des options du moment, pénètre le jugement et le langage. »¹⁷⁷ Si la critique sévère qui s'est attaquée à Houellebecq est enracinée dans un affrontement idéologique, c'est parce que ce quelque chose

¹⁷⁷ Roland Barthes, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1999 [1966], pp. 11-12.

d'indéfectiblement politique pénètre le jugement, comme l'affirme Barthes. Toute littérature serait-elle par définition politique ? Non à croire Tenzer :

Je plaiderais ici pour un retour à ce qui pourrait constituer une politique de la littérature. Celle-ci est d'abord politique car elle éduque à autre chose. Elle nous fait voir le monde, éveille notre attention, nous découvre d'autres contrées inconnues, qui ne valent pas parce qu'on les connaît, mais parce qu'on les ignore. La vertu politique propre de la littérature ne réside pas dans les valeurs qu'elle exprime et pas exclusivement dans les corrections qu'elle permet d'opérer en combattant nos simplismes. Des ouvrages réputés plus « sérieux » peuvent le faire aussi. Elle tient tout entière dans le travail d'attention qu'elle exige. Peut-être y a-t-il une littérature de divertissement, mais le « plaisir du texte » réside ailleurs, dans ce que chaque mot et chaque phrase nous permettent de vivre différemment notre rapport à soi et aux autres. La littérature n'est pas un jeu. Cette vertu n'est pas dans l'histoire racontée, ni dans le propos prosélyte de l'écrivain, mais dans l'apprentissage de la beauté, y compris par l'épreuve et la souffrance, et, en même temps, la découverte d'une parcelle de vérité, c'est à dire dans une mise à distance, pour un temps, de la futilité du monde.¹⁷⁸

L'œuvre de Houellebecq exige du travail d'attention. Si on est à l'écoute, alors impossible de fuir les cris ardents qui sortent de ses livres. Un lecteur ferme le livre, y tourne son dos, parce que cela lui fait peur, parce que c'est trop dur, parce qu'il ne supporte pas la réalité que nous présente Houellebecq. L'autre se plonge dans la lecture du même livre, il se plonge dans cette réalité, dans les feuilles, dans les mots, et y ressort, rempli de pensées critiques, d'un engagement profond ; ces lecteurs ont en eux le pouvoir de changement, car en eux naît l'énergie et l'engagement qui sont les présupposés de ce changement, ce changement indispensable si on souhaite un monde meilleur. En suivant le pas des pensées de Tenzer ; c'est dans le « plaisir du texte » (si c'est possible de relier du plaisir à l'œuvre de Houellebecq) que se trouve l'espoir, l'énergie, les possibilités d'un monde meilleur.

Comme j'espère avoir montré dans le chapitre sur la mort, Houellebecq nous ne met pas à distance de la futilité du monde, ni de la futilité de la vie. Au contraire il jette cette frayeur après nous, il nous force de la voir. Néanmoins on pourrait dire que l'acte de lire est toujours une mise à distance du monde réel, la lecture nous permet de nous perdre dans un monde fictif pendant un certain temps, n'importe quelle réalité nous rencontrons à travers la lecture.

Si nous regardons le rapport entre la littérature et la politique, nous reviendrons à la situation de la littérature contemporaine en France. Buvik dit qu'à travers la

¹⁷⁸ N. Tenzer, *op. cit.*.

marginalisation de certaines œuvres ainsi que de certains courants littéraires, en définissant les livres de Houellebecq et ceux d'autres écrivains contemporains comme « non-littérature », l'intelligentsia en tant que critiques contribue aussi à empêcher un renouvellement vital de la littérature française, qui depuis longtemps a été trop intellectuelle et anémique, pour ne pas dire nombriliste. Il faut accueillir ces œuvres en tant que littérature, au lieu de les lire comme s'il s'agissait d'articles et d'essais. On ne peut pas accorder la même importance politique à une œuvre fictionnelle comme à un article paru dans un journal, justement parce que l'œuvre fictionnelle est par définition fiction, n'importe quels rapports étroits elle a avec le monde réel qui l'entoure. Par certains critiques l'œuvre de Houellebecq a été lu idéologiquement, comme des énoncés choquants à la suite attribués à l'écrivain, des énoncés auxquels on devait prendre distance, et non pas comme une œuvre littéraire. De réduire la littérature à une sorte de non-littérature ne fait qu'à appauvrir la littérature en tant que telle, et les ouvrages politique en tant que tels. On aura souhaité une critique qui contribue à l'épanouissement de la littérature.

Je ne nie pas que la littérature de Houellebecq est une littérature politique, et je ne nie pas que cette littérature peut sembler plus occupé d'exprimer des points de vue que de créer de l'art ; reste le fait que c'est de la littérature qu'il écrit, et ne pas des manifestes politiques. Que son œuvre a une portée critique, et même idéologique, n'empêche point qu'elle est tout d'abord une œuvre littéraire.

5.3 Critique littéraire ?

C'est curieux de voir comment la critique de Houellebecq, surtout à propos des *Particules élémentaires* et de *Plateforme*, rappelle celle qui attaquait Barthes, et notamment son étude *Sur Racine*¹⁷⁹. À son tour Barthes répondit aux critiques par le livre *Critique et vérité*, qui aujourd'hui pourrait être lu comme une défense de Houellebecq, de son style et de sa façon d'interpréter le monde : « Ce qui frappe, dans les attaques lancées récemment contre la nouvelle critique, est leur caractère immédiatement et comme naturellement collectif. Quelque chose de primitif et de nu s'est mis à bouger là-dedans. On aurait cru assister à quelque rite d'exclusion mené dans une communauté archaïque contre un sujet

¹⁷⁹ Paru en 1963.

dangereux. »¹⁸⁰ Comme l'indique la citation, il s'agit des attaques contre la nouvelle critique. Et si l'on substituait Houellebecq à «la nouvelle critique »?

La littérature de Houellebecq et son style novateur, sont-ils dangereux ? Barthes parle de ce mot dangereux : « appliqué à l'esprit, au langage, à l'art, ce mot affiche immédiatement toute pensée régressive. Celle-ci vit en effet dans la peur (d'où l'unité des images de destruction) ; elle craint toute novation, dénoncée chaque fois comme « vide » (c'est en général tout ce qu'on trouve dire du nouveau). »¹⁸¹ L'œuvre de Houellebecq a été dénoncée comme vide, elle a été accusée d'être dénuée de tout ce qui est beauté, de tout ce qui est rassurant et divertissant. Mais Houellebecq ne fait que nous proposer un miroir de notre monde, de notre époque. Si l'on accuse d'être dangereux, immorale et banale, c'est parce que nous nions cette réalité qui nous surgit du miroir. Je me ne trompe pas si je dis que nous souhaitons croire que notre société est une société empathique et chaleureuse, incluyente et ouverte. Si Houellebecq décrit cette société comme terrible, froide et solitaire, il n'est pas étonnant que cela nous fait peur.

Il me semble que la critique qu'a reçue Houellebecq est proche de celle que Barthes nomme la vraisemblable critique dans son livre. La vraisemblable critique a trois règles : l'objectivité, le goût et la clarté. L'objectivité s'attache au banal, le goût à l'habituel, et la clarté au langage. Quand Barthes essaye de dégager les règles du vraisemblable critique en 1965, il nomme en premier l'objectivité : « Qu'est-ce donc que l'objectivité en matière de critique littéraire ? Quelle est la qualité de l'œuvre qui « existe en dehors de nous » ? Cet *extérieur*, si précieux puisqu'il doit borner l'extravagance du critique et sur lequel on devrait pouvoir s'entendre facilement, puisqu'il est soustrait aux variations de notre pensée. »¹⁸² Évidemment un tel chose que l'objectivité ne peut pas exister dans le domaine littéraire. Les sentiments ainsi que les réactions évoqués par une œuvre littéraire ne peuvent pas être mesurés ou classés par des paramètres objectifs. Regardons les réactions contre Houellebecq et son œuvre : de telles réactions ne surgissent que d'une approche subjective.

S'il y existait une objectivité dans la critique contemporaine, elle s'est éteinte devant la voix de Houellebecq. Rares sont ceux qui ont gardé leur sérénité critique devant la provocation que représente apparemment son œuvre¹⁸³. Au contraire, les critiques sont

¹⁸⁰ Roland Barthes, *op. cit.*, pp. 10-11.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 13.

¹⁸² *Ibid.*, pp. 17-18.

¹⁸³ Cf. Jean-François Patricola, *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Écriture, 2005.

souvent très subjectifs et même émotionnels face à cette œuvre, peu d'écrivains ont suscité un tel engagement ces dernières années. Il a dû toucher quelque chose de sensible et même de vulnérable, si l'on en juge des réactions qu'il a créées. [forrest+lire]

Si une œuvre littéraire nous ouvre des fenêtres sur le monde, si elle nous raconte des vérités sur la condition humaine et sur la réalité dans laquelle nous vivons, des vérités dont on ne soupçonnait pas l'existence et qui sont moins agréables qu'on aurait aimé, une réalité qui nous est étrangère, est-ce cela des raisons de condamner cette œuvre, cette voix et ces mots à silence ? Je laisse la parole à Barthes pour en conclure :

« Pour le vraisemblable critique, c'est la vie elle-même qui est claire : une même banalité règle le rapport des hommes dans le livre et dans le monde [...] La littérature n'a cessé de commenter le caractère *intolérable* des situations banales, puisqu'elle est précisément la parole qui fait d'une relation courante une relation fondamentale et de celle-ci une relation scandaleuse. Ainsi le vraisemblable critique s'emploie-t-il à tout rabaisser d'un cran : ce qui est banale dans la vie ne doit pas être réveillé ; ce qui ne l'est pas dans l'œuvre doit être au contraire banalisé : singulière esthétique, qui condamne la vie au silence et l'œuvre à l'insignifiance. »¹⁸⁴

Les critiques assurent la signification de l'œuvre, qui elle, à son tour, porte la parole de la vie même.

¹⁸⁴ Barthes, *op. cit.*, pp. 23-24.

6. CONCLUSION

6.1 Houellebecq réactionnaire ?

Tous les grands écrivains sont réactionnaires.
Michel Houellebecq¹⁸⁵

« Tous les grands écrivains sont réactionnaires. Balzac, Flaubert, Baudelaire, Dostoïevski : que des réactionnaires.¹⁸⁶ » Cette phrase est prononcée par Philippe Sollers dans le roman. Mais c'est l'écrivain Houellebecq qui y a mis cette phrase. Les écrivains ici mentionnés ne sont pas choisis par hasard. Houellebecq peut être approché de Balzac, comme nous avons déjà vu. Il peut être approché de Flaubert au niveau de l'ironie et de la sentimentalité, et aux thèmes traités, surtout la relation homme-femme. Houellebecq a fait scandale comme a fait Baudelaire avec *Les Fleurs du mal*, Flaubert avec *Madame Bovary*. Comme Dostoïevski il décrit la misère de l'existence humaine.

Si Houellebecq est réactionnaire, cela se manifeste dans son regret d'un temps jadis. :

De tels êtres humains, historiquement, ont existé. Des êtres humains qui travaillaient toute leur vie, et qui travaillaient dur, uniquement par dévouement et par amour ; qui donnaient littéralement leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour ; qui n'avaient cependant nullement l'impression de se sacrifier ; qui n'envisageaient en réalité d'autre manière de vivre que de donner leur vie aux autres dans un esprit de dévouement et d'amour. En pratique, ces êtres humains étaient généralement des femmes.¹⁸⁷

En pratique, ces être humains sont représentés dans le roman à travers des grands-mères. Ce sont les grands-mères de Bruno et Michel qui se sacrifient, qui donnent leur vie aux autres : d'abord à ses maris et ses enfants, ensuite à ses petits-enfants. Il faut ajouter que le narrateur n'a aucune illusion concernant ce temps jadis, il n'hésite pas à raconter l'enfance travailleuse de la grand-mère de Michel parmi les semi-bruts alcooliques et analphabètes.

Son attitude réactionnaire se manifeste aussi à travers les femmes houellebecquiennes. Les femmes sont importantes dans *Les Particules élémentaires*. D'un côté, l'écrivain tient

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. 229.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p.229.

¹⁸⁷ *Ibid.*, pp. 115-116.

largement aux femmes. De l'autre côté, il les juge durement. Dans son univers romanesque, la femme est soit mère, soit femme séduisante. Murielle Clément affirme que toutes ces femmes houellebecquiennes sont des phantasmes, elles ne sont pas réelles¹⁸⁸. Aucune d'elles n'est représentée dans sa situation professionnelle, la femme est toujours représentée à travers une image phallogénique, et souvent dans une situation sexuelle. Autrement dit ; il manifeste une attitude antiféministe.

Finalement, son attitude réactionnaire réside dans le fait qu'il s'ouvre sur le monde extérieur, contrairement aux œuvres introverties. Michel Houellebecq a contribué largement à la vitalité de la littérature contemporaine ; son œuvre porte en lui des visions d'un changement et d'un engagement plus profond dans la société contemporaine.

6.2 La puissance d'exister

Une question finale se pose : à quoi sert la littérature houellebecquienne ?

Michel Houellebecq nous présente une vue nihiliste sur le monde, à en croire les nombreux témoignages dans les médias. Cette vision nihiliste se manifeste dans son attitude et son regard cyniques sur ce monde et ses habitants. Mais il y a aussi autre chose chez Houellebecq ; il y a vitalité.

L'œuvre de Houellebecq laisse une trace. Son œuvre envahit le lecteur. Son œuvre ne laisse pas le lecteur indifférent. Son œuvre dépose une empreinte. Soit qu'il pique le lecteur comme le pique un moustique, une piqûre qui fait mal juste un moment, qui gratte pendant un certain temps, qui laisse une trace légère pendant quelques jours, avant de disparaître. Soit qu'il frappe le lecteur comme un coup de foudre, faisant resurgir des puissances jusque là inconnues dans lui, réveillant la rage, la fureur, et de là une énergie qui pourrait nourrir un engagement pour créer un monde meilleur. Ou qu'elle rencontre le lecteur quelque part au milieu, entre ces deux extrêmes.

Alors, à quoi sert sa littérature ? Bardolle en a une réponse : « Alors, à quoi sert la littérature célinienne ? [...] à faire l'apprentissage de la vérité humaine, de l'homme dans sa vérité crue, complexe, violente, paradoxale, et peut-être aussi, comme nous le suggère

¹⁸⁸ Entretien avec Murielle Clément, à Amsterdam, juin 2006.

Philippe Muray, à *survivre à la modernité*. »¹⁸⁹ Par là s'explique le puissant attachement de ses lecteurs au Céline, d'après Bardolle. Pourrait-il être ainsi pour les lecteurs de Houellebecq aussi ? La littérature de Houellebecq, sert-elle à survivre à la modernité, à survivre au vide, à survivre malgré tout ?

« Nous avons besoin de nous entendre répéter que la vie est merveilleuse et excitante. »¹⁹⁰ Et si c'est justement cela qu'il fait, Houellebecq, à travers son œuvre. S'il nous répète que la vie est merveilleuse est excitante. Que l'aventure est ici et maintenant. Que la vie est juste devant nos yeux, et qu'elle est saisissable et vivable, d'après tout, malgré les douleurs, malgré la réalité discontinue de ce monde.

Michel et Bruno vivent cet entrelacement de douleur et de joie. Et c'est justement cette alternance entre des sentiments divers, ce flux et reflux de malheur et de bonheur, de joie et de chagrin, qui constitue nos vies, l'excitation de vivre, d'être un être humain. La vie est une suite d'expériences, il y a toujours à apprendre. Rien n'est figé, rien n'est définitif. L'alternance incessante de ces sentiments divers crée l'énergie même de la vie, et c'est dans cette alternance que réside l'aspect vitaliste de tout être humain, et aussi celle de la littérature de Houellebecq. La vitalité réside dans la dualité des forces vitales et des forces mortifères ; la libido et la pulsion de mort. Cette dualité, nous la portons en nous, nous les êtres humains ; nous sommes vivantes, mais nous portons en nous le signe de la mort. C'est dans le rencontre entre ces forces diverses que réside ce que la vitalité de Houellebecq. Or, sans la lutte des principes de vie et de mort, tout est obligé de s'éteindre. De ce rencontre dynamique naît les puissances vitales.

Bruno bascule dans sa vie, essayant aussi fort que possible de la saisir, néanmoins il n'y arrive pas, et il finit dans un hôpital psychiatrique. Doit-on par là conclure que la vie est insaisissable ? C'est possible que ce soit ainsi, pourtant l'homme n'arrête pas sa quête de la vie, de sa propre vie, de l'essentiel. Le double de la tentation de la mort, c'est la tentation d'exister. Et la tentation d'exister possède quelque chose de vital.

Revenons au nihilisme. Que signifie ce mot nihil, exactement ? Le hile est la région d'un organe par où pénètrent ou sortent les nerfs et les vaisseaux. L'organe est nourri par ce hile. L'essentiel est suspendu à ce fil, à ce petit « rien » qui est d'ailleurs le principe d'existence ; si le hile d'un organe est relevé ou blessé, les effets désastreux se produisent.. La vie ne dépend que de ce fil, ce « rien », qui porte en lui la vie même, l'essence de la vie.

¹⁸⁹ O. Bardolle, *op. cit.*, p. 24.

¹⁹⁰ M. Houellebecq, *Extension*, p. 32.

Pourrait-il être ainsi pour le nihilisme aussi ? Le nihilisme comme point révélateur, qui met l'accent sur les défauts qui détruisent, qui coupent ce hile qui nourrit nos vies, qui nous attache au monde, qui nous attache à nos concitoyens. S'il y a un nihilisme de Houellebecq, c'est le nihilisme comme énergie motrice, comme puissance de création, un nihilisme qui nous réveille de notre sommeil passif, de notre ennui d'exister. Et si ce nihilisme, cette énergie, arrive à nous arracher du narcissisme, à nous rattacher à la vie, et de ne pas seulement survivre à la modernité, mais de nous y plonger là-dedans, d'apprécier la vie ? S'il nous raconte la puissance d'exister ?

Au commencement était l'émotion. Sorman dit que « le réel n'a pas cessé d'être provocateur, les écrivains n'ont pas cessé de répondre à la provocation. »¹⁹¹ À travers ce mémoire, j'espère avoir montré que c'est justement ce réel qui provoque dans l'œuvre de Houellebecq, et que Houellebecq en tant qu'écrivain tout simplement répond à cette provocation. Sa réponse aboutit à une littérature engagée, une littérature qui possède le pouvoir d'éveiller l'homme moderne de son état continu d'anesthésie passif et consommatrice, une littérature que ne laisse pas son lecteur indifférent ; une littérature qui fait une différence.

¹⁹¹ J. Sorman, *op. cit.*.

6. BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE HOUELLEBECQ :

H.P. Lovecraft : Contre le monde, contre la vie, Paris, Éditions J'ai lu, 1999 [1991]

Extension du domaine de la lutte, Paris, Éditions J'ai lu, 2000 [1994]

Rester vivant, Paris, Flammarion, 1997

Les Particules élémentaires, Paris, Flammarion, 1998

Lanzarote, Paris, Libro, 2002 [2000]

Plateforme, Paris, Éditions J'ai lu, 2002 [2001]

La possibilité d'une île, Paris, Fayard, 2005

Poésies : Le Sens du combat, La Poursuite du bonheur, Renaissance, Paris, Éditions J'ai lu, 2006 [1996/1997/1999]

OUVRAGES CITÉS:

BARDOLLE, Ollivier, *La littérature à vif (Le cas Houellebecq)*. Paris : L'Ésprit des Péninsules, 2004

BARTHES, Roland *Critique et vérité*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 [1966]

BALZAC, Honoré de, « Avant-propos », *La Comédie humaine, I, Études de mœurs*, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, Gallimard, 1951 [1842], pp. 3-16

BALZAC, Honore de, lettre à George Sand, dans George Sand, *Œuvres autobiographiques*,

t. II pp.161-162, cité par Le Bulletin de Liaison de l'Association « Des Amis de George Sand », no. 2, 1978.

BAUDRILLARD, Jean, *La Transparence du Mal*, Paris, Éditions Galilée, 1990

BEGAUDEAU, François, entretien dans La Croix, le 10. janvier 2007

BIAGGI, Vladimir, *Le nihilisme*, Paris, GF Flammarion, 1998

- BUVIK, Per, « Faut-il brûler Michel Houellebecq ? », dans *Hespéris*, revue de littérature contemporaine, no 4, 1999, pp. 81-86
- BERMOND, Daniel « L'affaire Houellebecq », dans *Label France*, no 35, 04/1999 :
http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html , consulté le 24.mars 2007
- DESPENTES, Virginie, *King Kong Théorie*, Paris, Grasset, 2006
- GUNDERSEN, Karin, « Michel Houellebecq et le nouveau réalisme », *Romansk Forum* no 20, pp. 113-118, 2005
- JOURDE, Pierre : *La Littérature à l'estomac*. Paris, L'Ésprit des Péninsules, 2002
- LE COLLECTIF INCULTE, *Devenirs du roman*, Paris, Inculte/Naïve, 2007
- LE NAIRE, Olivier, « Le mystère Houellebecq », dans *Lire* no. 338, septembre 2005.
- LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide, Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 2005 [1983/1993]
- MURAY, Philippe, « Et, en tout, apercevoir la fin... », dans *L'Atelier du roman*, no. 18, juin 1999, pp. 23-32, p. 25
- MURAY, Philippe, « Le grand pontife technoïde et furtif », dans *Lire* no 338, septembre 2005, p. 38
- NOGUEZ, Dominique, *Houellebecq en fait*, Paris, Fayard, 2003
- PARAT, Hélène, *Sein de femme, sein de mère*, Paris, PUF, 2006
- SÉNÉCAL, Didier, « Le phénomène Michel Houellebecq », dans *Label France* no 35, 04/1999 : http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html
- SORMAN, Joy, « Débat », *Magazine littéraire* no. 461, février 2007, p. 22
- TENZER, Nicolas, « Une politique de la littérature », dans *La revue des Anciens Élèves de l'ENA*, no. hors-série , « Politique et littérature », décembre 2003, sur :
<http://www.karimbitar.org/tenzer>, consulté le 1.février 2007
- TODOROV, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007
- TODOROV, Tzvetan, entretien dans *La Croix*, le 10.janvier 2007

ENTRETIENS :

Entretien avec Murielle Clément, à Amsterdam, le 12.juin 2006.

Entretien avec Pierre Jourde, à Paris, le 5.avril 2006

OUVRAGES CONSULTÉS :

- BLANCKEMAN, Bruno et MILLOIS, Cristophe (red./collectif), *Le roman français aujourd'hui. Transformations, perceptions, mythologies*. Paris, Prétexte éditeur, 2004
- BRUNEL, P. (et all.), *Histoire de la littérature française. Du Moyen Âge au XVIIIe siècle*. Paris, Bordas, 2001 [1972]
- BRUNEL, P. (et all.), *Histoire de la littérature française. XIXe et Xxe Siècle*, Paris, Bordas, 2001 [1972]
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont/Jupiter, 1999 [1969/1982]
- CLÉMENT, Murielle Lucie, *Houellebecq, Sperme et sang*, Paris, L'Harmattan, 2004
- LASCH, Christopher, *La Culture du narcissisme*, Paris, Climats, 2000 [1979]
- PATRICOLA, Jean-François, *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Écriture, 2005

DICTIONNAIRE CONSULTÉ :

- REY-DEBOVE, Josette et REY, Alain (red.), *Le Nouveau Petit Robert*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 1995

SITES INTERNET :

<http://fct.u-paris10.fr/rechpubForm.do>

http://www.diplomatie.gouv.fr/label_france/FRANCE/LETTRES/houellebecq/houellebecq.html

<http://www.houellebecq.info/>

<http://www.karimbitar.org/tenzer>